

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Méthodes théologiques d'hier et d'aujourd'hui  
 Le Brésil et la Société des Nations  
 L'Exposition d'Art italien à Paris  
 En quelques lignes...  
 Réconciliation  
 Madame Curie

René DRAGUET  
 Vicomte Charles TERLINDEN  
 Alexandre CINGRIA  
 \* \* \*  
 Comte PEROVSKY  
 Jean HESSE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Hélène Boucher, par Octave Daumont, Mgr J. Schyrgens.

# Méthodes théologiques d'hier et d'aujourd'hui<sup>(1)</sup>

J'ai à vous parler d'une bien vieille chose, la théologie catholique.

Vieille, elle l'est autant que la foi chrétienne, puisqu'elle procède du désir de la foi d'en savoir plus long sur ce Dieu que lui a montré la révélation. Quant à la qualifier de chose, c'est trop peu dire, sans doute. Mieux vaudra, en considérant qu'elle est bien vivante, lui donner rang de personne, et donc l'appeler une vénérable personne, puisqu'elle a beaucoup vécu. Ceci, pourtant, elle ne le confiera pas au premier venu. La théologie, du moins certaine théologie, est réservée à l'excès sur son passé. Aux indiscrets qui la questionnent, elle laisserait volontiers entendre qu'elle est éternellement semblable à elle-même et que, ayant toujours été parfaite, elle n'eut jamais rien à apprendre de personne.

Pourquoi cette réserve et une opinion si avantageuse de soi-même? Serait-ce que la théologie répugne à nos soucis modernes d'analyse psychologique? Est-ce une raison de prestige, et la crainte de s'entendre dire qu'avoir appris quelque chose suppose qu'on fut parfois ignorant? Proposons, si vous le voulez, une explication qui l'honorerait davantage. Irradiée par la lumière qui jaillit du Dieu qu'elle contemple, la théologie s'est aperçue à travers cette splendeur, elle s'est assimilée à son objet; Dieu et sa parole étant immuables, la science qui en traitait a eu le sentiment de partager leur immobilité. Semblable à l'enfant de la légende qui poursuit pendant mille ans l'oiseau de feu qui fascinait son regard, la passion de savoir et de savoir encore lui a ôté le loisir de se bien regarder elle-même. Ainsi ne voit-elle pas qu'elle a vieilli avec le monde et que son opulence est faite de son commerce avec lui; il lui échappe que son état présent reflète les expériences de son passé et que, pauvre chose d'ici-bas, les instants qu'elle vit aujourd'hui ne sont qu'un moment dans une vie, une étape dans le devenir qui l'entraîne au rythme lent de l'infirmité humaine. Dans la légende, l'enfant, après mille ans,

s'éveille de son illusion; la théologie dont je parlais tout à l'heure est encore aux prises avec son rêve.

Car ce n'est qu'un rêve. Telle que nous la connaissons, fixée et figée dans des manuels innombrables et tous frères, la théologie est un édifice qui s'est construit pièce à pièce. Ses thèses sont le fruit de son travail; sa technique, la conquête d'un apprentissage laborieux. La théologie a beaucoup appris au cours de dix-neuf siècles; elle s'instruit encore tous les jours et il est permis de penser que, fidèle à son passé, elle apprendra encore beaucoup. Science humaine en dépit des lumières surnaturelles qui éclairent ses démarches, sa condition est celle de toutes les sciences qui vivent: elle se perfectionne sans cesse. Car vivre, c'est changer, selon le mot du cardinal Newman, et être parfait, c'est avoir changé souvent. Seulement, la théologie est à la fois plus conservatrice et plus totalisatrice que les sciences profanes. Que resterait-il bien à nos physiciens de la physique des Grecs? Peu de chose, sans doute. En théologie, au contraire, rien ne se perd; et lorsqu'il s'y crée quelque chose, la nouveauté, s'habillant à la mode du passé, se donne le plus souvent comme une simple précision des données existantes, à la faveur d'un imperceptible glissement dans le sens des mots et des formules traditionnels. Pour l'observateur qui n'en serait pas averti, le spectacle de la théologie risque de rester une énigme.

Je voudrais essayer de replacer la théologie actuelle dans le prolongement de son passé; je voudrais, après avoir décrit les formes qu'elle a revêtues au cours de son histoire, mettre une date sur chacune des pièces dont sa technique est faite.

Sa technique, ai-je dit. Il ne s'agit pas, en effet, de retracer l'histoire des théories qui furent avancées par les théologiens sur Dieu, sur la Trinité, sur la grâce, les sacrements, les fins dernières, que sais-je. Mon sujet, tout différent, est aussi plus restreint: c'est la théologie elle-même comme science, c'est-à-dire comme procédé de connaissance exacte et organisée. En d'autres termes, et pour trancher le mot, un mot qui, je l'espère, ne vous effraiera

<sup>1)</sup> Conférence faite à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles.



pas : les méthodes de la théologie. Qu'est-ce à dire ? Oh ! une chose très simple. Mise en face de la révélation, la théologie, qui avait à en connaître, a pris des attitudes diverses ; elle a soumis la révélation à des traitements différents. Les termes de théologie positive et de théologie spéculative vous sont familiers, je n'en doute pas : ils désignent autant de manières de traiter la révélation. C'est l'élaboration progressive de ces méthodes de la théologie — sous ce nom, c'est de la théologie dogmatique qu'il s'agira surtout, et de plus en plus à mesure que progressera l'exposé — qui fait le sujet de notre étude.

Les moments principaux de cette élaboration se laissent facilement ranger dans les cadres admis par l'histoire générale et par l'histoire des idées, quitte parfois à en modifier l'amplitude. Ici, l'antiquité, c'est l'âge des Pères de l'Eglise, qui s'étend jusqu'à la querelle des images au VIII<sup>e</sup> siècle. Le Moyen âge, c'est, pour nous, l'époque de la scolastique avec sa préparation et le cycle complet de son développement. Les temps modernes sont ouverts par la rupture de la chrétienté occidentale au XVI<sup>e</sup> siècle ; on leur trouve des anticipations dans la scolastique des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, témoins de convulsions et de déchirements qui annoncent déjà la Réforme ; il faut les prolonger bien au delà de la Révolution française, jusque dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin, l'époque contemporaine est celle qui a subi l'ébranlement de la crise moderniste, le modernisme étant une réponse malheureuse formulée au début de ce siècle aux difficultés dont la critique moderne assaillait les positions traditionnelles de la théologie catholique.

Du point de vue de l'histoire des méthodes théologiques, ces quatre périodes ont une individualité marquée. Le Moyen âge scolastique est tout différent de l'antiquité patristique ; la théologie de l'époque moderne et celle de l'époque contemporaine offrent un autre caractère que la théologie des âges précédents. De ces deux dernières, toutefois, le mouvement général est identique, car elles sont soumises à des influences du même ordre.

## I. — La théologie des Pères

QUELQUES DATES, QUELQUES NOMS,  
QUELQUES ŒUVRES

La théologie patristique est contemporaine de la diffusion du christianisme dans l'empire romain et de sa victoire totale sur le paganisme. Elle s'étend depuis la fin de l'âge apostolique, dans la seconde moitié du premier siècle, jusqu'à la controverse sur la légitimité du culte des images, au VIII<sup>e</sup> siècle. Elle atteint son apogée au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle. En Occident, saint Grégoire le Grand (†604), et, plus encore, Bède le Vénérable (†735) sont des échos déjà très affaiblis des théologiens de ces deux grands siècles ; en Orient, il ne paraît plus que des figures secondaires entre les Pères du V<sup>e</sup> siècle et saint Jean Damascène (†749), le défenseur du culte des images, qui, cinq siècles avant la scolastique occidentale, tenta, le premier, de systématiser la doctrine des docteurs antérieurs.

Faut-il rappeler quelques noms et signaler quelques œuvres où prend corps la théologie au cours de ces huit siècles ? Nommons alors en premier lieu les écrivains que l'histoire de la littérature chrétienne connaît sous le nom de Pères apostoliques. Ce sont les auteurs qui furent en contact plus ou moins immédiat avec les apôtres, ou du moins avec leur temps. Tel ce Clément Romain qui écrivit, vers l'an 96, à l'Eglise des Corinthiens, alors en proie à des dissensions, une lettre où il les rappelle au respect du bon ordre et à la pratique de la charité. Tel encore saint Ignace, évêque d'Antioche, qui, en route vers le martyre qu'il allait

subir dans la capitale du monde, adressa aux communautés d'Asie et de Grèce qui l'avaient vu passer dans les chaînes, sept lettres, qui sont un des joyaux de notre ancienne littérature chrétienne. Ignace y combat les judaïsants, ces chrétiens issus du judaïsme qui, alliant leurs pratiques anciennes avec leur foi nouvelle, s'aménageaient un christianisme où subsistait le judaïsme tout entier.

Au II<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle, c'est la forte personnalité des apologistes et des docteurs antignostiques qui se détache avec le plus de relief sur le fond de la pensée chrétienne.

Les apologistes, dont saint Justin, mort martyr vers 165, est le type le plus accompli, s'adressent à la fois aux juifs et aux païens. Aux juifs, pour les persuader, au nom du judaïsme même, que les formes religieuses auxquelles ils s'attachent, ne représentent plus qu'une économie périmée ; aux païens, pour venger les chrétiens de calomnies infâmes et réclamer leur liberté au pouvoir qui le persécute pour délit d'opinion.

La gnose était le fruit de la première rencontre de l'esprit grec avec la foi chrétienne. Les systèmes qu'elle engendre et dont la fortune grandit jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle interprètent l'Évangile dans les termes d'une philosophie dualiste et d'un ascétisme suspect. Se targuant d'une sagesse ignorée du vulgaire et d'une perfection qu'ils disent le partage d'une élite, les gnostiques aboutissent à pervertir le credo des chrétiens. L'heure est grave pour la foi. En Occident comme en Orient, des évêques et des savants engagent contre eux une lutte opiniâtre. Saint Irénée, le docteur de Lyon († apr. 190), Tertullien en Afrique († vers 220) et, en Egypte, dans cette Alexandrie dont l'école catéchétique est la lumière de l'Orient, Clément d'Alexandrie († vers 211) et Origène, le grand exégète († vers 254), se distinguent dans ces combats chacun suivant son génie.

La grande figure du III<sup>e</sup> siècle occidental, c'est saint Cyprien de Carthage (†255), l'Afrique étant alors, comme on l'a dit, le laboratoire de la pensée chrétienne. Cette fois, l'ecclésiologie et, déjà, la doctrine sacramentaire sont en cause, à propos de la validité des baptêmes conférés en dehors de l'Eglise.

Au IV<sup>e</sup> siècle, paraissent les grands évêques qui s'appliquent à définir le sens de la tradition chrétienne sur la place qui revient au Verbe et à l'Esprit dans la Trinité au nom de laquelle les chrétiens sont baptisés : un saint Athanase d'Alexandrie (†373), un saint Hilaire de Poitiers († 367) et les trois docteurs de Cappadoce : saint Basile de Césarée († 379), saint Grégoire de Nazianze († 389), saint Grégoire de Nysse († 394).

Au V<sup>e</sup> siècle, c'est le problème christologique, c'est-à-dire celui de l'unité du Christ Dieu et homme, qui sollicite la science de docteurs tels que saint Cyrille d'Alexandrie († 444) en Orient et, en Occident, saint Léon le Grand, évêque de Rome († 461).

A cette période d'efflorescence de la théologie patristique appartiennent aussi un saint Jean Chrysostome († 407), évêque de Constantinople, qui est resté le modèle de l'éloquence chrétienne nourrie des livres saints, un saint Jérôme († 419), exégète et traducteur de la bible, et enfin un saint Augustin († 430), qui a touché à tous les problèmes de la théologie et de la vie chrétienne, notamment à la doctrine de la grâce, et que prendra pour guide le Moyen âge latin. Je n'ai cité que les noms les plus saillants. Il en manque un encore, celui d'Eusèbe, évêque de Césarée († 340), théologien lui aussi, mais surtout auteur de la première Histoire de l'Eglise.

Rien ne ressemble moins à nos manuels modernes de théologie que les œuvres des Pères. Je le rappelais à l'instant, pour trouver un exposé systématique de la doctrine chrétienne, il faut descendre jusqu'à saint Jean Damascène, en plein VIII<sup>e</sup> siècle. A moins qu'on ne veuille considérer comme tels les discours catéchétiques



dans lesquels un saint Cyrille de Jérusalem († 386), par exemple, détaille à ses catéchumènes les articles du symbole des apôtres.

Les Pères ont composé des commentaires sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; ils ont laissé des sermons; ils ont écrit des lettres où, en réponse à des consultations, ils s'attaquaient à des problèmes doctrinaux. Surtout, ils ont rédigé des écrits de controverse. Dans cette dernière catégorie, citons l'*Adversus hæreses* de saint Irénée, les traités de saint Athanase sur la question trinitaire, les ouvrages dogmatiques de saint Augustin contre le pélagianisme et le schisme donatiste, ou encore les traités où saint Cyrille d'Alexandrie s'explique sur l'unité du Christ. La pièce capitale de la théologie occidentale sur la christologie est une lettre adressée par saint Léon le Grand au concile d'Ephèse en 449. C'est à des pièces de ce genre, et donc à des écrits d'occasion, que s'adresse l'histoire des doctrines pour reconstituer la théologie des Pères.

#### TECHNIQUE THÉOLOGIQUE

Il était nécessaire de présenter sommairement les Pères et leurs ouvrages. Nous sommes maintenant à pied d'œuvre. Encore une question, cependant, avant d'entrer au cœur de notre sujet, la technique de leur théologie. Que faut-il entendre par technique d'une théologie?

La théologie, je le rappelle en une autre formule, c'est la raison croyante étudiant le donné révélé. Raison humaine, donné révélé : deux pôles entre lesquels oscille constamment le travail de la théologie. Définir, par conséquent, la technique d'une théologie donnée, c'est déterminer en quelle proportion elle combine la raison avec la révélation, en quelle position elle place la raison vis-à-vis de la révélation; c'est fixer, en d'autres termes, ce qu'elle accorde à la raison et à la révélation dans cette construction qu'est le traitement de la révélation par la raison.

Cette question de la technique, nous avons à la poser pour chacune des époques que nous avons distinguées dans l'histoire de la théologie. Posons-la d'abord pour la théologie des Pères.

#### LA RÉVÉLATION, DÉPÔT A GARDER

Disons-le tout de suite : dans la théologie des Pères, le donné révélé est souverain.

Le monde chrétien est encore neuf. Il a conscience de participer par sa foi au Christ à une expérience religieuse d'une transcendence absolue. Qui plus est, il juge que cette expérience est définitive; c'est la dernière par où le monde devait passer. Cette persuasion est si ancrée dans les esprits que bon nombre de croyants en viennent à penser que ce monde passera bientôt.

Mais qu'a-t-on de mieux à faire avec une révélation, surtout si elle est définitive, et qu'il n'en faille plus attendre d'autre, sinon de la conserver avec soin? La révélation est un dépôt à garder. « Garde le dépôt », dit l'auteur des Pastorales à son disciple Timothée. De son côté, la *Didachè*, ou Doctrine des apôtres, le document le plus vénérable de la littérature patristique, qui fut sans doute composé en Syrie à la fin du I<sup>er</sup> siècle, reprend le même thème en une formule empruntée au Deutéronome : « Garde ce que tu as reçu. » « Si quelqu'un vient à vous avec tous ces enseignements qui sont nôtres, disent les apôtres qui sont censés tenir la plume dans ce document, recevez-le; mais s'il enseigne autre chose, ne le recevez pas. » Ce thème de la foi, dépôt à garder, gouvernera désormais les démarches essentielles de la théologie catholique. Il est à ce point central dans la théologie des Pères qu'il en conditionne presque à lui seul la technique.

#### LE RECOURS A LA TRADITION VIVANTE

Quoi d'étonnant, dans ces conditions, que la première acquisition technique de la théologie patristique ait été une théorie de la tradition, qui établissait l'autorité de l'enseignement vivant distribué par les chefs des Eglises en le montrant identique à la révélation des origines, au dépôt formé par les apôtres?

Postulée par l'ensemble des idées chrétiennes, la théorie de la tradition se dégage et s'affirme bientôt puissamment, en réaction contre l'hérésie des judaïsants et le gnosticisme de Marcion. Les écrivains antignostiques de l'Occident, Irénée et Tertullien, la mènent à son plein développement.

La doctrine chrétienne est apostolique et ecclésiastique, enseignent ces auteurs. Apostolique, c'est-à-dire qu'elle fut formulée par les apôtres, témoins du Christ : ecclésiastique, c'est-à-dire qu'elle s'identifie à chaque moment à la prédication des chefs des Eglises. De Dieu, où elle a sa première origine, la doctrine catholique est venue aux hommes par le Christ; le Christ l'a confiée aux apôtres; les apôtres l'ont enfin remise à l'Eglise, ou plutôt aux Eglises qu'ils ont fondées, — ce qui confère aux Eglises d'origine apostolique une importance hors pair.

C'est suivant ces principes que l'on réfute les hérésies et que l'on établit la solidité de l'enseignement catholique. Voici la théorie, formulée par nos auteurs eux-mêmes, dans deux textes que vous me permettrez de citer.

Le premier est de saint Irénée. « Bien qu'elle soit répandue par l'univers entier jusqu'aux extrémités de la terre, l'Eglise, dit l'évêque de Lyon dans l'*Adversus hæreses*, garde avec soin la foi qu'elle a reçue des apôtres et de leurs disciples, la même, comme si elle n'habitait qu'une seule maison; elle y ajoute créance, comme si elle n'avait qu'une seule âme et un même cœur; elle la prêche, l'enseigne et la livre dans une harmonie parfaite, comme si elle n'avait qu'une seule bouche. De par le monde, les langues sont dissemblables, mais la force de la tradition est une et la même. Les Eglises fondées dans les Germanies ne croient pas et ne transmettent pas autre chose que celles de l'Ibérie, des Celtes, de l'Orient, de l'Egypte et de la Libye, ou que celles du milieu du monde. Comme le soleil, cette créature de Dieu, est unique et le même par le monde entier, ainsi la prédication de la vérité luit partout, illuminant tous ceux qui veulent parvenir à la connaissance de la vérité. »

Le second est tiré du *De præscriptione* de Tertullien, ouvrage qui, justement, veut convaincre d'erreur les gnostiques, du seul fait que leur enseignement n'est pas celui de l'Eglise : « De ces faits, écrit Tertullien, voici la prescription que nous dégageons. Du moment que Jésus-Christ, notre Dieu, a envoyé les apôtres prêcher, il ne faut point accueillir d'autres prédicateurs que ceux que le Christ a institués. Car nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils l'a révélé. Or, le Christ ne semble pas l'avoir révélé à d'autres qu'aux apôtres, qu'il a envoyés prêcher, — prêcher ce que, bien entendu, il leur avait révélé. Mais quelle était la matière de leur prédication, autrement dit, qu'est-ce que le Christ leur avait révélé? Ici encore j'éleve cette prescription que, pour le savoir, il faut nécessairement s'adresser à ces mêmes Eglises que les apôtres ont fondées en personne, et qu'ils ont eux-mêmes instruites tant de vive voix, comme ils disent, que plus tard par lettres. Dans ces conditions, il est clair que toute doctrine qui est d'accord avec celle de ces Eglises, matrices et sources de la foi, doit être considérée comme vraie, puisqu'elle contient évidemment ce que les Eglises ont reçu des apôtres, les apôtres du Christ, le Christ de Dieu; par contre, toute doctrine doit être *a priori* jugée fautive qui contredit la vérité des Eglises, des apôtres, du Christ et de Dieu. »



LE RECOURS A LA BIBLE :  
LES LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT

Sous référence à cette théorie générale de la tradition, par où l'enseignement des Eglises à chaque moment du temps apparaissait en stricte continuité historique avec la révélation des origines, le simple appel au témoignage de l'Eglise vivante constituait, dans chaque cas particulier, un premier et solide recours de la théologie. Ce n'était pourtant qu'un recours indirect aux origines. Un recours direct était possible, puisqu'il existait des documents contemporains de la révélation elle-même. La théologie patristique ne pouvait les négliger.

Il va de soi que la théologie des Pères ait invoqué les écrits, de caractère narratif ou épistolaire pour la plupart, qui prirent, au cours du II<sup>e</sup> siècle, la dénomination globale de Nouveau Testament. Circulant sous des noms d'apôtres (Paul, Matthieu, Jean, etc.) ou de disciples d'apôtres (Marc, Luc), ils se présentaient avec la garantie apostolique. Ainsi constituèrent-ils, bientôt après leur apparition, une manière d'archives de la foi. Le fait ne requérant aucune explication, il suffit de le mentionner. Le cas de l'Ancien Testament doit nous retenir davantage.

LE RECOURS A L'ANCIEN TESTAMENT

De prime abord, en effet, il pourrait sembler étrange que les livres saints des Juifs aient continué d'être exploités par la théologie chrétienne, le christianisme s'étant distingué très tôt du judaïsme et opposé à lui. Le fait est là, néanmoins. Les gnostiques du II<sup>e</sup> siècle, qui avaient rejeté les livres juifs pour mieux affirmer l'originalité du judaïsme, rencontrèrent dans la grande Eglise une opposition unanime, qui ne connut aucun compromis. Même, pendant le temps requis par la constitution du Nouveau Testament, c'est-à-dire d'une collection normative de livres sacrés écrits par des chrétiens, les Eglises n'eurent pas d'autre bible que la bible juive, les écrits de Moïse, des prophètes et des sages du judaïsme.

La conservation de l'Ancien Testament par les chrétiens doit s'expliquer par ceci que le christianisme, fondé par des Juifs dans l'ambiance juive, se présenta dès le principe comme le terme providentiellement apporté à l'économie juive du salut. La loi mosaïque, dit saint Paul en une comparaison empruntée à la vie antique, fut un pédagogue, — le pédagogue menait les enfants à l'école, — qui conduisait au Christ. Avant lui, Jésus son maître avait dit qu'il n'était pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir et la parfaire.

Comme autrefois les Hébreux avaient fui le Pharaon en emportant vers la terre promise les richesses des Egyptiens, les chrétiens ne quittèrent pas le judaïsme sans lui enlever le trésor de ses livres saints. Ils prétendirent que l'Ancien Testament était leur bien propre et ils l'interprétèrent dans sa totalité comme une annonce prophétique des temps qu'ils vivaient. Certains — et leur exagération même révèle la puissance de l'idée qui les gouvernait — allèrent jusqu'à soutenir que les Juifs, qui avaient pris au pied de la lettre les prescriptions mosaïques, n'en avaient pas compris le sens. Sans tomber dans cet excès, l'ensemble des docteurs chrétiens fit de l'Ancien Testament un livre de symboles chrétiens, un livre sous chaque mot duquel le Christ avait été annoncé. Le trésor enfoui dans le champ de la parabole, dira saint Irénée, c'est le Christ caché sous les Ecritures juives.

Mais comment retrouver l'annonce du Christ sous les prescriptions rituelles de la loi mosaïque et sous chacune des péripécies des livres historiques de l'Ancien Testament? La difficulté se

présente d'elle-même à l'esprit. L'entreprise n'est pourtant difficile que pour une exégèse qui a perdu le goût des symboles à force d'entendre exalter les nues réalités de l'histoire, et pour une époque qui s'est formée de l'inspiration des livres saints une image qui n'est plus exactement celle que s'en étaient formée les anciens.

Comme les anciens, nous croyons que l'Ancien Testament est inspiré, c'est-à-dire, parole divine. Seulement, sous réserve des rares passages où, sur l'autorité des Pères, nous admettons l'existence d'un sens typique, — c'est-à-dire d'une signification prophétique confiée par la providence divine aux choses qui sont racontées dans la Bible, — nous érigeons en règle que Dieu, qui voulait être immédiatement compris des Hébreux, a pris les termes dont il usait dans le sens précis que leur accordait le langage usuel du milieu où vivait l'écrivain sacré. Et donc, lorsque nous voulons savoir ce que Dieu a dit dans tel passage de la bible, nous déterminons, par la philologie et l'histoire, le sens obvie que revêtaient ces paroles pour les contemporains de l'hagiographe. Pour savoir ce que Dieu a dit dans la Genèse, par exemple, nous recherchons ce que les Hébreux contemporains de Moïse ont compris en la lisant. Somme toute, pour nous, les paroles du livre de Moïse expriment des idées divines parce que Dieu les a prises à son compte en les faisant proférer par Moïse.

Pour les théologiens de l'époque patristique, au contraire, les phrases du livre de Moïse expriment des pensées divines, conçues et formulées, pour ainsi dire, dans l'absolu, et communiquées à Moïse sous le truchement infirme du langage humain. Bien plus qu'aux humbles réalités des temps mosaïques, elles ont trait à une œuvre divine qui embrasse les siècles, et donc leur sens dépasse infiniment celui qu'elles auraient si les mots dont elle sont formées n'avaient servi qu'à exprimer la pensée d'un homme. « Oui, disait déjà saint Paul (*I Cor. IX, 9*), il est bien écrit dans la loi de Moïse : tu ne muselleras pas le bœuf qui foule le grain. Mais Dieu s'occupe-t-il des bœufs, continue l'apôtre? ou bien n'est-ce pas de nous, simplement, qu'il parle... »

Or, raisonnent nos auteurs, de quoi était pleine la pensée du Dieu qui illuminait les prophètes de l'Ancien Testament, sinon, du Christ à venir? C'est donc le Christ avant tout qu'ils rechercheront sous les paroles les plus humbles de Moïse et des prophètes même sous celles-là qui paraissent le plus éloignées d'un tel sujet. Dans pareille conception, la philologie et l'histoire seraient de peu de secours dans l'interprétation de la bible. Il y faut plutôt une participation à l'Esprit qui a parlé par les prophètes. Il y faut la foi au Christ, seule capable de retrouver le Christ sous les symboles qui l'annoncent. Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas, disent volontiers nos écrivains en citant, selon la version grecque, une parole d'Isaïe. Les Juifs, qui ne croient pas, ne comprennent pas leurs livres; les chrétiens seuls en ont l'intelligence, parce que leur foi au Christ leur en a donné la clé.

L'exemple que voici rendra sensible la différence qui sépare ces deux conceptions du livre inspiré. Loth, le neveu d'Abraham, ayant été capturé avec ses bêtes et ses gens au cours d'une razzia, Abraham, raconte la Genèse au chapitre XIV, se lança sur les traces des pillards avec ses serviteurs, — en tout trois cent dix-huit hommes, précise le texte sacré; plus loin, et dans un autre contexte, il est rapporté que le patriarche soumit au rite de la circoncision tous les hommes de sa maison. Sans soupçonner le moindre mystère, notre exégèse prend les deux notices au pied de la lettre et leur fait une place dans l'histoire d'Abraham; il est seulement entendu que, la Genèse étant un livre inspiré, c'est Dieu lui-même qui nous apprend, par l'intermédiaire de Moïse, l'infortune de Loth et sa délivrance ainsi que la consécration rituelle à Iahvé de la maison tout entière du père des croyants.



Voici, par contre, l'exégèse du pseudo-Barnabé, un alexandrin sans doute, qui écrivait, selon les vraisemblances, dans la première moitié du second siècle. « Apprenez donc, enfants de dilection, dit-il, les richesses qui sont encloses en toutes choses. C'est en ayant Jésus en vue, selon l'Esprit, qu'Abraham, qui pratiqua le premier la circoncision, circoncit [ses serviteurs], pour avoir reçu la doctrine enfermée en [ces] trois lettres. En effet, l'Écriture dit : Abraham circoncit 318 hommes de sa maison (*dekaokto kai triakosious*). Quelle est donc la connaissance qui lui était donnée? Sachez qu'il dit d'abord 18 et ensuite, après une pose, 300. Dix-huit : dix, c'est *iod* et huit, c'est *hêta* [suivant la valeur numérique de ces deux lettres grecques] : c'est Jésus [IH]; mais comme la croix devait porter le salut sous la forme de la lettre *tau* [T], il ajoute : trois cents [la valeur numérique de la lettre *tau* est 300]. Il signifie donc Jésus par les deux premières lettres, et sa croix par la troisième. »

Nous pouvons être tentés de sourire. Les auditeurs et les lecteurs de Barnabé n'y ont pas songé. Ils étaient fiers, plutôt, qu'on les jugeât dignes d'accéder à de tels arcanes. « Je n'ai jamais rien dit de plus vrai à personne, leur confie discrètement Barnabé, mais je sais que vous en êtes dignes... » Et pourquoi donc auraient-ils souri? Barnabé ne disait rien d'étrange pour l'époque. Un siècle après lui, Origène, le plus illustre des exégètes d'Alexandrie, enseigne expressément en exposant la théorie de l'exégèse dans son livre *Des Principes*, que l'Écriture est, en ordre principal, un livre de symboles. Lorsque Dieu, dit-il, illuminait les prophètes, il songeait certes aux croyants modestes qui trouveraient à s'instruire dans le sens littéral et vulgaire des paroles divines; mais il pensait tout d'abord aux gnostiques, aux savants, qui saisiraient dans le sens spirituel des oracles sacrés les secrets de son conseil sur les réalités véritables, seules vraiment dignes de l'Esprit divin, l'économie à venir des temps du Christ.

Les Alexandrins, c'est bien sûr, furent plus sensibles que les autres aux prestiges de l'allégorisme; et tous les Pères, il s'en faut de beaucoup, nous le dirons plus loin, n'auraient pas souscrit à leur théorie savante de la gnose. L'interprétation spirituelle de l'Ancien Testament fut néanmoins un des principes favoris de la théologie des Pères dans son ensemble. Vus dans la lumière des réalités chrétiennes, les livres saints des Juifs étaient pour nos docteurs une préface des plus parlantes aux faits du Nouveau Testament. C'est à ce titre qu'ils y recoururent, comme ils recourraient aux Évangiles et aux lettres des apôtres.

#### UNE THÉOLOGIE SCRIPTURAIRE

Paroles divines, archives de la foi chrétienne, trace précieuse de l'enseignement des origines que perpétuait la doctrine vivante des Églises, c'est tout cela que signifiaient pour les Pères les livres des deux Testaments. Comment n'y seraient-ils pas sans cesse retournés? Dans le fait, leur théologie est scripturaire au premier chef.

C'est par l'Écriture que Clément de Rome — pour ne citer qu'un seul des Pères apostoliques — entend persuader les Corinthiens. Dans la suite, c'est par l'Écriture que les apologistes défendront le christianisme, que les docteurs décideront les controverses, que les évêques exposeront à leurs fidèles la doctrine de Jésus. Il était naturel, certes, que saint Justin tablât sur l'Ancien Testament pour convaincre le juif Tryphon; mais nous voyons qu'il invoque également l'Écriture dans ces sortes de lettres ouvertes que sont les apologues qu'il présente aux empereurs païens. Au III<sup>e</sup> siècle, saint Cyprien s'autorise des livres saints pour rejeter les baptêmes conférés en dehors de l'Église, ce jardin fermé, dit-il, dont a mystérieusement parlé le Cantique

des cantiques. Au plus fort des controverses ariennes, saint Athanase tire de la Sagesse de Salomon la preuve de la divinité du Verbe. Aux siècles suivants, c'est à la bible encore que les systèmes de christologie demanderont leur justification; les mêmes Écritures établiront, pour les monophysites, que le Christ est une nature unique, et, pour les dyophysites, qu'il est un en deux natures. Il est inutile de multiplier les exemples. Nourri des Écritures, l'âge patristique s'y approvisionna inlassablement, sans jamais penser qu'il en pourrait épuiser la vertu.

L'argumentation scripturaire s'offrait d'autant plus naturellement aux théologiens de l'époque que les Écritures, dans la persuasion générale, contenaient toute la foi, c'est-à-dire, ce qu'il était nécessaire au chrétien de croire et de pratiquer. « Rien des divins et saints mystères de la foi ne se doit livrer sans l'appui des Écritures, dit saint Cyrille de Jérusalem en expliquant le symbole à ses catéchumènes. » En Occident, saint Augustin dira dans le *De Doctrina christiana* qu'« on trouve dans des textes clairs de l'Écriture tout ce qui a trait à la foi et aux mœurs ».

Scripturaire, la théologie de l'antiquité le fut au point de redouter tout écart des formules mêmes des livres saints. Le concile de Nicée ayant défini en 325 la consubstantialité du Verbe avec le Père, les Ariens objectèrent que le mot *consubstantiel* était à rejeter, comme étranger à l'Écriture. Un saint Athanase, le chef incontesté de l'orthodoxie de ces temps troublés, est loin de mépriser l'objection. On le voit préoccupé d'y répondre, dans son opuscule *Sur les décisions du concile de Nicée*. L'évêque d'Alexandrie doit bien concéder que le mot n'est pas scripturaire; il le défend en faisant valoir que le sens qu'il exprime est bien conforme à la doctrine des livres saints. Saint Grégoire de Nazianze adoptera la même tactique dans la controverse sur la divinité de la troisième personne de la Trinité, quand on lui objectera qu'en nul endroit des Écritures l'Esprit-Saint n'est appelé Dieu.

#### LE RECOURS AUX DOCTEURS ANTÉRIEURS

Au temps des controverses christologiques, dont les points lumineux sont les définitions d'Ephèse en 431 et de Chalcedoine en 451, la technique de la théologie s'enrichit d'un nouvel instrument : l'argumentation par les textes patristiques. À côté de l'Écriture, on invoque le témoignage des docteurs anciens. Le Ve siècle devient ainsi l'âge d'or des florilèges, ces recueils systématiques de textes patristiques. Tout le monde en compose : les docteurs et les conciles, les orthodoxes, dont la doctrine triomphe dans les synodes œcuméniques, tout comme les hérétiques qui y sont anathématisés. Le type définitif de l'argumentation théologique est cette fois créé : la doctrine de la tradition vivante est prouvée par les textes de la tradition non vivante, celle qui fut vivante mais qui ne l'est plus : l'Écriture et les Pères.

Que s'est-il donc passé? Pourquoi les théologiens en viennent-ils à joindre à leurs démonstrations tirées de l'Écriture des arguments fondés sur l'autorité des Pères et des docteurs? Dans leur pensée, ce nouveau type d'argument ne portait aucune atteinte à l'argumentation scripturaire traditionnelle, car, si l'on se mettait à citer les Pères, c'était, pensait-on, en ordre subordonné, simplement parce que, illuminés par l'Esprit, les docteurs anciens avaient été capables de scruter les profondeurs des livres saints. On recourt, dit-on, — c'est la formule classique, — à l'Écriture et aux Pères qui l'ont expliquée par l'Esprit. Ce qui donne à entendre que l'argumentation reste essentiellement scripturaire. Il y avait là sans doute une part d'illusion, causée par le prestige dont jouissait l'Écriture. En effet, lorsque, par delà un texte d'où l'on avait cru jusque-là pouvoir tirer une preuve, on trouve



nécessaire, pour établir la même preuve, de faire appel aux explications dont il a été enrichi, c'est qu'il est jugé insuffisant.

Dans le fait, les insuffisances de l'Écriture furent perçues très tôt par la théologie, aussitôt que les hérétiques invoquèrent les livres saints à l'appui de leurs erreurs. L'argument de prescription que Tertullien formule déjà avec tant de force vers 200 est l'aveu non déguisé d'un tel sentiment. Il revient en effet à interdire aux hérétiques, simplement parce qu'ils sont tels, toute discussion sur la base des Écritures. « Les luttes à propos des Écritures, dit par ailleurs le docteur africain, ne sont bonnes qu'à époumonner et à casser la tête. Il ne faut donc pas en appeler aux Écritures, il ne faut pas porter le combat sur un terrain où la victoire est nulle, incertaine ou peu sûre. »

A mesure que des problèmes plus précis, plus concrets ou plus subtils, nés de la curiosité des docteurs ou des nécessités de la vie, se posaient à la conscience de l'Église, la théologie se rendait compte que l'argument décisif ne pouvait plus être demandé à l'Écriture seule. Le développement de la controverse baptismale, qui roulait sur la validité du baptême conféré en dehors de l'Église, illustre remarquablement ce glissement. Dans la première période, on en appelle à l'Écriture; dans la dernière, un saint Augustin, constatant que l'Écriture est invoquée à l'appui de solutions divergentes, avouera que, s'il n'avait pas l'autorité de la tradition incorporée dans l'usage ecclésiastique de ne pas rebaptiser, il ne pourrait décider, quant à lui, sur la seule base des Écritures, qu'un tel baptême est valide.

La théologie se mit donc à invoquer les Pères à côté de l'Écriture, lorsque l'Église, placée devant des questions qui n'avaient pas sollicité l'attention des tout premiers temps, sentit le besoin, pour y répondre en respectant le principe de la tradition, de recourir à des autorités plus anciennes que le temps qui les devait résoudre, mais cependant plus récentes que les Écritures. Seulement, comme les Pères dont le témoignage était invoqué par l'Église vivante d'un temps déterminé avait été en leur temps l'Église vivante, l'introduction de l'argumentation patristique engageait la théologie dans des voies nouvelles. Elle tendait à lui faire tirer ses principaux moyens de preuve non plus de la tradition inerte, mais de l'Église vivante qui en est la constante interprète.

L'absence de critique a pu dissimuler ce changement d'orientation aux théologiens de l'époque patristique; ils ont pu penser, en citant les Pères interprètes de l'Écriture, qu'ils continuaient à citer l'Écriture elle-même. Lorsque, mais ce sera beaucoup plus tard, à la faveur des progrès de la critique historique, le fait apparaîtra dans sa vérité avec la clarté de l'évidence, il y aura place pour une nouvelle avance de la technique théologique. En attendant, l'introduction de l'argumentation patristique dès les premiers siècles de l'Église constitue une indication que l'histoire des méthodes théologiques se doit de retenir.

#### L'APPEL AUX TRADITIONS « ORALES »

Le même sentiment de l'insuffisance des Écritures, combiné avec le principe de la formation du dépôt de la foi aux temps apostoliques, provoqua la première ébauche d'un nouveau moyen de preuve non scripturaire dans la théologie : l'appel à des traditions apostoliques portant sur des objets de foi, — et non simplement de discipline, — qui se seraient transmises oralement sans être aucunement consignées dans l'Écriture inspirée. C'est encore une fois au cours de la controverse baptismale, et chez saint Augustin, dont les vues anticipent, ici comme en plus d'une occasion, sur les idées des âges suivants, que ce nouveau thème apparaît.

Se reconnaissant impuissant à prouver avec évidence par les Écritures la validité du baptême hérétique, saint Augustin constate d'autre part que l'Église entière — du moins il le croit — rejette par sa pratique la rebaptisation. Il en conclut que la pratique de l'Église sur ce point concret doit finalement remonter à une instruction explicite des apôtres, qui se sera transmise par tradition orale. Pour l'époque, l'idée est assez neuve, car on tient généralement, nous l'avons dit, que toute la foi est « écrite », c'est-à-dire consignée, au moins en quelque manière, dans l'Écriture. Elle est même assez isolée dans l'antiquité, car s'il est bien vrai que, depuis Tertullien jusqu'à Jean Damascène, les théologiens recourent à l'occasion à des traditions apostoliques non scripturaires, on constate qu'ils leur donnent régulièrement pour objet un point de discipline ou de rites, et jamais une doctrine théorique, comme seraient, par exemple, la Trinité, la christologie, les sacrements, etc.

Certes, en raisonnant comme il le fait, saint Augustin n'avance pas encore avec une entière netteté qu'il existe des traditions apostoliques extrascripturaires portant sur des points de foi. En effet, dans l'idée du temps, la validité du baptême non ecclésiastique relève peut-être autant de la discipline que de la foi. Néanmoins, considérée en soi, la question discutée dans la controverse baptismale touchait à la foi, car il n'est pas indifférent aux principes théoriques de l'ecclésiologie et de la sanctification des âmes que la grâce du Christ se puisse conférer indifféremment dans l'Église ou en dehors de l'Église. On percevra mieux plus tard cette simplification. C'est à ce titre que la déduction d'Augustin est à retenir, car elle fructifiera dans la technique théologique de l'époque moderne.

#### LE RÔLE DE LA RAISON

Qu'elle mette en œuvre la tradition apostolique ou patristique, scripturaire ou orale, la théologie de l'âge des Pères est dominée, j'espère l'avoir montré, par le donné révélé. Quelle part réservait-elle donc à l'œuvre propre de la raison s'exerçant sur le donné révélé? C'est la seconde question que soulève l'étude de sa technique. Traitons-la brièvement. Brièvement, parce qu'ainsi elle veut l'état de la théologie à l'époque que nous l'étudions.

L'œuvre propre de la raison, dis-je, s'exerce sur le donné révélé. Entendons-nous bien. C'est la raison qui s'exerce, évidemment, dans chacune des démarches que nous venons de décrire, dans chacun des procédés par où la théologie de l'âge patristique entendait exploiter le donné révélé en faveur des preuves qu'elle administrait; seulement, ces opérations tendaient simplement à montrer que le dogme de l'Église vivante se trouvait effectivement présent dans ce donné révélé. Lorsque nous parlons d'une œuvre propre de la raison sur le donné, nous visons un travail qui se situerait en quelque sorte au delà du donné, ou du moins à côté de lui; au delà, pour en approfondir l'intelligence; à côté, pour l'élaborer en fonction de catégories purement rationnelles. Autre chose est de montrer que le dogme ecclésiastique du IV<sup>e</sup> siècle sur la Trinité est effectivement dans la foi du I<sup>er</sup> siècle, et autre chose d'entrer dans l'intelligence du mystère trinitaire plus que ne le permettrait la lettre de l'Écriture. Autre chose est de montrer, sous référence au donné révélé, que le baptême purifie l'âme de ses péchés, et autre chose est d'expliquer, sous référence à une théorie philosophique de la causalité, qui ne peut espérer trouver aucun appui dans le révélé, comment on pourrait se représenter la purification de l'âme par le baptême. Ces questions de méthode ne se posaient assurément pas avec une telle précision aux théologiens de l'époque patristique; je dois bien cependant, par des exemples-limite, faire comprendre de quel genre de problèmes il est ici question.



## LA GNOSE ORTHODOXE

Pendant les trois premiers siècles chrétiens, la question de l'œuvre propre de la raison sur le donné révélé relève du problème de la gnose. La gnose, précisément, a pour caractéristique essentielle d'aspirer à une connaissance supérieure, réservée à une élite, qui dépasserait le donné de la foi. Un tel dépassement de la foi des symboles est-il possible? L'opinion est nettement divisée.

Aux yeux de certains, les systèmes gnostiques, qui ont abouti, en interprétant l'Évangile dans les termes d'une philosophie dualiste, à le vider de son contenu, ont discrédité la gnose elle-même. Tertullien, un des partisans les plus déterminés de cette tendance, s'écrie : « Notre curiosité est satisfaite avec Jésus-Christ! Nous n'avons plus besoin de gnose après l'Évangile! » Saint Irénée est déjà plus nuancé; il admet des degrés dans l'intelligence de la foi commune, mais la gnose est avant tout, pour lui, une contemplation affective des mystères chrétiens, tels qu'ils se découvrent aux yeux de la foi dans les pages des deux Testaments.

Les Alexandrins, eux, sont autrement sympathiques à la gnose. En contact avec l'esprit grec, ami de la sagesse, Clément et Origène rêvent d'opposer à la gnose hérétique une gnose orthodoxe qui satisfera les aspirations des âmes éprises de spéculation. Seulement, en fait, leur gnose, qui a pour premier principe de respecter la tradition ecclésiastique, consiste à découvrir, par le moyen des méthodes d'interprétation allégorique, les mystères qui sont cachés sous la lettre des Écritures. Somme toute, les plus gnostiques des chrétiens, ceux qui font le plus confiance à la raison humaine, fixent pour tâche suprême à celle-ci un dépouillement plus poussé du donné révélé sous sa forme scripturaire. S'il y a là une œuvre propre de la raison, elle est telle qu'elle entend beaucoup moins dépasser le donné révélé et l'interpréter que le constater dans toute son ampleur. On peut d'autant moins la qualifier de rationnelle, au sens moderne du mot, qu'elle a conscience de se faire sous la conduite des inspirations de l'Esprit. Si je pouvais employer deux mots qui résonnent fort mal dans une atmosphère ancienne, je dirais que, par rapport au donné révélé, la gnose alexandrine est centripète et non pas centrifuge.

## LA PHILOSOPHIE DANS LES CONCILES

Aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles il n'est plus guère question de la gnose. Il pourrait sembler, cependant, que les problèmes de l'heure, la Trinité et la christologie, ont été résolus par les conciles avec le secours de la philosophie, puisque les définitions de Nicée en 325, celles d'Ephèse et de Chalcédoine en 431 et 451 font appel aux termes de substance, de nature et de personne.

Les conciles qui ont défini que la Trinité comportait une substance unique en trois personnes ou hypostases, et que le Christ était une personne unique en deux natures, n'ont pourtant pas recouru à la philosophie. Inférer le contraire du seul emploi des mots de *nature*, de *personne* et de *hypostase* dans les définitions conciliaires serait oublier que ces termes, avant d'être acceptés selon une signification spéciale par la réflexion philosophique dans des systèmes techniques, en ont une, plus générale, dans le langage commun. Or, c'est selon cette dernière acception, l'acception commune, qu'ils ont été pris par les conciles et par les Pères qui ont préparé ou défendu ceux-ci dans leurs travaux. Par exemple, lorsque les Pères de Chalcédoine définissent que le Christ est un en deux natures, ils signifient simplement que le Christ est réellement homme et réellement Dieu, homme parfait et Dieu parfait. La chose est claire pour qui aborde les documents de ces controverses; je n'ai pas le loisir d'en faire ici la preuve.

Personne ne songe alors, même les Pères qui ont reçu une culture philosophique, à invoquer la philosophie pour en tirer davantage dans l'intelligence du dogme, ni pour en interpréter les données en fonction des systèmes. A certains égards, la théorie de saint Augustin sur la Trinité peut constituer une exception et une anticipation sur les méthodes du Moyen âge; il est indéniable, toutefois, que le *crede ut intelligas* du docteur d'Hippone rend un autre son, — celui de la contemplation mystique, — que le programme *fides quærens intellectum* tel qu'il sera réalisé par la haute scolastique.

En créant la théorie de la tradition vivante et un type d'argumentation qui fonde la démonstration du dogme sur l'Écriture et sur les Pères, la théologie de l'âge patristique a créé une technique dont l'esprit animera désormais la théologie catholique. Par les préoccupations psychologiques d'où elle procède, elle s'avère centrée sur le donné révélé. L'âge de la scolastique engagera la pensée théologique dans une direction opposée.

RENÉ DRAGUET,

Professeur à l'Université de Louvain.

## Le Brésil et la Société des Nations

L'expérience de ces derniers mois fait voir de plus en plus clairement au monde entier comment, sous le pompeux décor de l'idéologie wilsonienne, soutenue par les vues plus intéressées de Lloyd George, la Société des Nations a été conçue en vue d'une politique destinée à avantager certains pays au détriment d'autres, moins en faveur auprès des augures de Genève.

Les catholiques, qui, dans la recherche de l'idéal de paix et de justice prescrit par leur religion, avaient apporté, comme nous l'avons fait nous-mêmes, leur concours à l'institution de Genève, commencent à ouvrir les yeux sur le jeu de dupe que leur imposent les dirigeants de la Société des Nations et à comprendre que leur place n'est plus dans un organisme dont l'inspiration s'affirme en toutes circonstances protestantomaçonnique.

Il est aisé de constater que depuis la Conférence de la Paix et le Traité de Versailles, tous les avantages, toutes les faveurs sont allés aux pays protestants ou maçonniques. Rien ne le prouve mieux que la façon dont la Belgique, après le rôle magnifique qu'elle avait joué pendant la guerre, a été sacrifiée à la Hollande calviniste et neutre dans la question toujours ouverte de la révision des traités de 1839 et la façon dont elle a été traitée à Genève, où elle a cessé d'être appelée à siéger au Conseil et a été reléguée au même rang que des pays vivant en opprobre à la civilisation, comme l'Abyssinie et le Libéria.

On a été impitoyable pour l'Autriche catholique, mais on a laissé intacte et plus unifiée qu'auparavant l'Allemagne protestante. On a permis à des pays essentiellement maçonniques, comme la Serbie, de perpétrer des crimes aussi odieux que l'étranglement de l'héroïque Monténégro, et si un grand peuple catholique, la Pologne, a pu bénéficier des traités de 1919, c'est que l'opposition à la Russie ayant revêtu chez lui les apparences du socialisme, les arbitres de la Conférence de la Paix ont considéré comme des hommes de gauche, ce que plusieurs d'entre eux étaient en effet, les délégués polonais à Paris.

Cette partialité ne s'inspire pas uniquement de considérations



d'ordre spirituel, mais encore de considérations d'ordre politique et économique. Dans l'esprit de ses auteurs, la Société des Nations devait assurer dans le monde entier l'hégémonie anglo-saxonne, et si les Etats-Unis n'ont pas cru avantageux de suivre leur président, par contre l'Angleterre a immédiatement compris tout l'avantage que lui assurait la défection américaine et n'a cessé, depuis lors, d'orienter l'organisme de Genève dans un sens favorable aux intérêts britanniques.

Lorsqu'un grand pays latin veut jouer à Genève un rôle proportionné à son importance réelle dans le monde, il s'y heurte à toutes sortes de manœuvres, d'intrigues, de dénis de justice qui aboutissent, s'il a le sens de sa dignité, à l'obliger à défendre son bon droit par ses propres moyens.

\* \* \*

Comme indication de cette tendance, il est particulièrement intéressant d'étudier comment le Brésil, pays pacifique dont toute la politique étrangère peut se résumer dans ces mots : « arbitrage et conciliation », a été amené à quitter la Société des Nations.

Le remarquable travail par lequel un jeune diplomate brésilien, M. A. Roberto de Arruda Botelho, vient de conquérir le titre de docteur en sciences politiques et diplomatiques de l'Université de Louvain (1) nous expose avec la plus parfaite objectivité cette question dans toute son ampleur.

En dépit de sa politique traditionnelle éminemment pacifique, le Brésil avait été amené, le 11 avril 1917, à rompre ses relations diplomatiques avec l'Allemagne et même, le 11 octobre suivant, à déclarer la guerre à cette puissance. Au lendemain de l'effroyable tourmente qui avait coûté la vie à plus de vingt millions d'hommes et détruit en pure perte des biens évalués à mille ou quinze cents milliards, le Brésil, désireux d'éviter le renouvellement de pareille tourmente, fut des premiers à apporter son adhésion à l'idée d'une Société des Nations.

Dès le 27 janvier 1919 il avait été admis à siéger au sein de la commission chargée de l'élaboration du Pacte, avec la Belgique, la Chine, le Portugal et la Serbie, à côté des cinq grandes puissances directrices de la Conférence de la Paix et, le 28 avril, sur la proposition du président Wilson et avec l'accord unanime de la Conférence de la Paix, il fut désigné comme membre *non permanent* du Conseil, avec l'Espagne, la Belgique et la Grèce.

Le Brésil rendit de grands services à l'institution de Genève et fut, sans interruption, réélu membre du Conseil de 1920 à 1925. Tout semblait justifier pour le Brésil la transformation de ce siège élu en siège permanent.

« C'est un des plus vastes pays du monde, écrit M. Politis dans sa préface au livre de M. de Arruda Botelho. Il est par sa superficie près de seize fois plus grand que la France; il égale à peu près les Etats-Unis de l'Amérique du Nord ou l'Europe tout entière. Par la variété et l'immensité de ses ressources naturelles, il est une des contrées les plus riches de la terre, et ses inépuisables richesses commencent à peine à être exploitées. Sa population, appartenant pour une bonne moitié à la race blanche s'accroît rapidement par l'effet des naissances et celui de l'immigration. Forte actuellement d'environ 47 millions d'âmes, elle aura, d'après les prévisions les plus probables, dépassé 100 millions à la fin du siècle. Si l'on ajoute à tout cela que le Brésil possède une nombreuse élite, comparable à celle des pays de vieille civilisation, on peut facilement s'imaginer quel puissant facteur de progrès il peut être et quelle décisive contribution il peut apporter avec les autres républiques de l'Amérique latine

(1) *Le Brésil et ses relations extérieures*, Paris, « Les Editions mazarines », 1935, in-8°, 260 p., avec préface de S. Exc. M. Nicolas Politis.

au maintien de la suprématie intellectuelle, morale et économique des races blanches sur les autres fractions du genre humain. »

C'est pourquoi, conscient de sa situation dans le monde et tirant argument des services rendus à la Société des Nations, notamment lorsqu'il avait fait adopter à divers pays, non membres, une attitude plus favorable aux intérêts moraux de l'institution, et qu'il avait fait prévaloir en toutes circonstances l'idée de l'arbitrage obligatoire, le Brésil affirma dès 1921 « avec une discrète fermeté » sa candidature à un siège permanent au Conseil.

\* \* \*

La question prit un caractère d'acuité lorsque par l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations, se posa le problème de la réorganisation du Conseil. Comme condition *sine qua non*, le Reich, par sa note du 24 septembre 1924, exigeait un siège permanent.

Tout en manifestant dans sa note du 1<sup>er</sup> décembre 1924 son adhésion à l'admission de l'Allemagne et sans s'opposer à ce qu'on lui octroyât le siège permanent qu'elle réclamait, le Brésil, se basant sur le « principe d'universalité qu'il estimait essentiel à l'existence de la Société des Nations » et sur la représentation proportionnelle des grandes puissances, maintenait sa propre candidature, virtuellement posée depuis 1921. Il estimait, en ce qui concernait l'attribution d'un siège permanent, que « c'était là une question qui devait être traitée non pas de gouvernement à gouvernement, mais, l'heure venue, entre membres de la Société des Nations, au sein de celle-ci ». Cette attitude du Brésil était d'autant plus justifiable que les Etats-Unis n'ayant pas adhéré à l'œuvre du président Wilson, aucune grande puissance américaine ne détenait de siège permanent, tandis qu'à cette époque une grande puissance asiatique, le Japon, y siégeait sur un pied complet d'égalité avec l'Angleterre, la France et l'Italie. L'argument d'universalité mis en avant par le Brésil avait donc toute sa force.

La revendication du Brésil fut accueillie sans la moindre aménité. La Pologne commença par réclamer pour elle-même un siège permanent; l'Allemagne prétendit ne pouvoir accepter d'entrer dans un Conseil « qui ne serait pas celui de la Société des Nations au moment de la signature du Traité de Locarno; la Suède, de son côté, déclarait s'opposer à toute modification du Conseil avant que l'Allemagne n'y fût admise.

C'est, tout naturellement, l'Angleterre, jalouse de maintenir son hégémonie sur la Société des Nations, qui se montra la plus intraitable. Le gouvernement britannique déclara à la Chambre des Communes, par la bouche du ministre des Affaires étrangères, sir A. Chamberlain, dans la séance du 4 mars 1926 : « En ce qui concerne principalement les sièges permanents du Conseil de la Société des Nations, toute augmentation doit être examinée d'une façon particulièrement attentive. L'octroi des sièges permanents soulève plus d'objections que l'octroi à une nation quelconque (songeait-il à l'Abyssinie?) d'un siège temporaire, que l'Assemblée a le droit d'octroyer à un autre pays au moment où elle le juge nécessaire. » Et oubliant que lorsque, en 1921, s'était posée officiellement la candidature du Brésil à un siège permanent, le Foreign Office avait promis ses bons offices au gouvernement de Rio s'il consentait à attendre un moment plus opportun « qui d'ailleurs ne tarderait pas à se présenter », M. Baldwin osait déclarer, au cours de cette même séance, qu'en dehors de « la promesse faite à l'Espagne, l'Angleterre n'avait assumé aucun engagement à l'égard d'aucun autre pays ».

Les petites puissances protestantes du Nord : le Danemark, la Norvège, la Finlande et les Pays-Bas, abondèrent dans le sens



indiqué par Londres et la presse britannique, comme tous les journaux qui s'inspirent d'elle sur le continent, n'hésita pas, comme s'en plaignait M. Montarroyos, à déverser sur le Brésil un flot d'injures, allant jusqu'à accuser le gouvernement de Rio de pratiquer une politique de « chantage ».

L'Angleterre parvint également à attiser et à utiliser le sentiment de jalousie que déjà la réélection successive du Brésil à un siège temporaire avait suscité parmi les autres républiques de l'Amérique latine et l'esprit particulariste de ces divers Etats contribua certes à empêcher l'octroi d'un siège permanent au plus important d'entre eux.

\* \* \*

Pour trouver le temps de sortir la Société des Nations de cette crise, qu'avec sa légèreté habituelle Briand se refusait à considérer comme organique et déclarait n'être qu'une simple « crise de croissance », on décida d'ajourner de mars à septembre 1926 la « discussion à l'ordre du jour de la session en cours », ainsi que toutes les questions relatives à l'élargissement du Conseil et à l'admission de l'Allemagne au sein de celui-ci. Loin d'améliorer la situation, les excès de langage de la presse acquise d'avance à la politique de Genève ne firent que l'envenimer.

Le *Temps* du 17 mars 1926 exprimait l'opinion du Quai d'Orsay lorsque, faisant état d'un mémorandum *confidentiel* du gouvernement brésilien, il accusait le Brésil de revendiquer de fait le siège revenant de droit aux Etats-Unis d'Amérique et d'avoir ainsi déclenché la crise dont souffrait la Société des Nations.

La *Revue générale de Droit international public*, dans son numéro de mai-août 1926, accusait le Brésil d'avoir, par son veto, empêché l'entrée de l'Allemagne dans le Conseil de la Société des Nations et d'avoir ainsi intentionnellement provoqué la crise de l'institution wilsonienne.

La *Revue de Genève* dans un article écrit en mai 1926 par M. William Rappard, recteur de l'Université de Genève, n'hésitait pas à brandir la menace en disant : « ...La prétention du Brésil à un siège permanent, si elle devait être renouvelée en septembre, serait non seulement condamnée à un nouvel échec, mais aurait pour effet immédiat de priver ses auteurs de toute représentation même élective au Conseil... »

Exception faite d'une motion de sympathie rédigée par les délégués de l'Amérique latine, revenus à une plus saine compréhension des choses, le Brésil se heurtait donc à une intransigeance brutale. L'Angleterre, désireuse de pousser avant tout la candidature allemande, avait au surplus d'autres raisons politiques qu'elle n'avouait pas pour s'opposer à la demande brésilienne. Elle rattachait donc directement cette question à celle de Locarno, ce qui était contraire à la logique, car disait très justement M. de Mello-Franco, c'était « Locarno qui devait entrer dans le cadre de la Société des Nations et non pas la Société des Nations dans l'encadrement régional de Locarno ».

Contre pareilles idées préconçues il n'y avait rien à faire. Du 10 au 17 mai, la Commission chargée d'étudier la question écarta systématiquement tous les arguments mis en avant par le Brésil et, comme l'écrit M. de Mello-Franco, refusa de tenir compte « ni de la légitimité de la demande brésilienne, ni de l'amour-propre blessé du pays ».

Aussi, ne voulant pas encourir une nouvelle humiliation, le gouvernement brésilien décida de se retirer de la Société des Nations. Le 10 juin 1926, le Secrétariat reçut communication de cette décision, qui fut confirmée par un télégramme du ministre des Affaires étrangères, M. Félix Pecheco, déclarant que pour les motifs indiqués dans un exposé déjà rendu public,

le Brésil déclinait « l'honneur d'être membre de la Société des Nations ».

\* \* \*

Ainsi, au moment où l'on faisait toutes les bassesses pour que l'Allemagne daignât faire partie de l'organisme de Genève et accepter un siège permanent au Conseil, on écartait délibérément une grande nation, pacifique entre toutes, dont la permanence à Genève eût assuré à l'institution le caractère d'universalité indispensable à son action. On sait comment les événements ont marché; le Japon, puis l'Allemagne, ont aussi, mais pour des raisons tout autres que le Brésil, décliné « l'honneur d'être membre de la Société des Nations », et celle-ci est devenue de moins en moins universelle.

La crise de 1926 n'était donc pas une « crise de croissance », mais bien une crise organique. Au principe de l'universalité prôné par le Brésil, on avait opposé le simulacre d'une vaine démocratie disant que, tous les hommes étant égaux entre eux, toutes les nations sont égales entre elles. Cependant à ce principe d'égalité exception était faite en faveur des *beati possidentes*, c'est-à-dire des grandes puissances fondatrices de la Société des Nations. Au-dessus de la cohue des Etats secondaires ou minuscules, que seuls les hasards de l'élection peuvent amener à siéger temporairement au Conseil, les grandes puissances pourvues de sièges permanents, et spécialement l'une d'entre elles, gouvernent l'Assemblée. Par ses Dominions, ses Etats clients ou vassaux et ceux à l'égard desquels elle dispose de toutes sortes de moyens de pression, cette puissance tient tous les fils de Genève. Ainsi, au lieu d'être un organisme universel, comme l'eût désiré le Brésil, la Société des Nations, en dépit des apparences les plus démocratiques, est devenue un organisme savamment machiné pour servir les intérêts d'un seul.

CH. TERLINDEN,  
Professeur à l'Université de Louvain.

## L'Exposition d'Art italien à Paris

Il est de mode, depuis quelques années, pour la grande joie de ceux qui aiment la peinture, de réunir dans les locaux spacieux et éclairés, pour un temps restreint, l'œuvre tout entière d'un peintre ou d'une époque. C'est l'occasion de voir ensemble et de comparer bien des tableaux que les vicissitudes de l'histoire ont dispersés au cours des siècles, les uns dans de petits musées isolés des grandes lignes de communication, les autres dans des églises souvent fermées et parfois toutes noires, d'autres enfin dans des collections privées inaccessibles dans des pays vraiment trop lointains. En cette année 1935, Paris, de concert avec l'Italie, a étendu ce genre d'exposition à tout l'art italien. Entreprise plus grandiose et plus difficile à réaliser qu'on ne le pourrait croire et dont le succès a assuré à l'année 1935 un triomphe spirituel qui la relève des inquiétudes financières, matérielles et politiques qui risquaient de la submerger. Cette victoire des intérêts gratuits de l'art sur le terre à terre est émouvante, car elle proclame bien haut, à une époque pourtant très sombre, la primauté du spirituel sur le matériel.

Qu'un cordon de sentinelles casquées, gantées, baïonnette au canon, gardât l'enclos du Petit Palais, comme s'il s'était agi



d'une réunion de rois et d'empereurs, qu'une foule dense se pressât chaque jour, en payant dix francs, pendant trois mois, pour ne voir que tableaux ou statues, cela donne une précieuse leçon à ces littérateurs qui, en souvenir de la lassitude qui nous accable parfois dans les musées, déclarent sottement que ce ne sont que nécropoles à détruire au profit de l'art vivant. Cela montre aussi que notre époque est moins barbare que nous le pensions. Et c'était réconfortant de le constater, après la fatigue bien tassée que l'on cuvait assis sur les marches de la cour de ce Petit Palais, où des nœuphars roses, jaunes et blancs fleurissaient dans des vasques de mosaïque bleu et or, comme dans un jardin de contes de fées.

L'art italien du XIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle comprend un nombre immense d'œuvres. Pour en donner simplement l'idée dans une exposition relativement restreinte, une sélection s'imposait. Elle fut si remarquablement faite que pour la première fois chacun put se rendre compte facilement de ce qu'était l'art italien. Cette exposition où toutes les tendances, les écoles, les régions et les techniques non seulement de la peinture et de la sculpture, mais encore de tout l'art somptuaire, de la gravure et du mobilier furent réunis, m'en a appris davantage que tous les voyages que j'ai pu faire dans la péninsule et que toutes les visites aux grands musées d'Europe. Car grâce aux voisinages fortuits de tant de chefs-d'œuvre, je suis arrivé à une vue d'ensemble de l'art italien qui m'a enfin appris à en comprendre l'essence.

Et c'est cette essence même, en témoignage de reconnaissance pour tous ceux qui ont permis ce miracle, que je vais essayer d'analyser. Ceci, avant que les nuages et les brumes qui déforment chaque jour la mémoire des choses vues m'empêchent d'évoquer avec fraîcheur cette réunion prodigieuse que le destin a bien vite dispersée.

La vocation de l'Italie, alors que son unité politique n'existait qu'à l'état de désir ou même d'instinct, que sa langue était flottante et imprécise, a été de projeter sa culture artistique comme un faisceau lumineux à travers l'histoire de la civilisation européenne. Elle seule, malgré le mérite qu'on doit rendre à l'art gothique français, à l'art des Pays-Bas et des Allemagnes, à l'art baroque espagnol, a su réaliser, entre les Alpes et la Sicile, une éclosion continue d'œuvres d'art et de chefs-d'œuvre dont l'acquis demeure comme un canon mondial pour l'édification de toutes les cultures. Et ceci tant que notre société, constituée sur les données d'Aristote et sur les rêves de Platon, christianisée par l'Évangile et les Pères, ne sera pas détruite par les hordes tartares dont rien, j'en ai bien peur, ne pourra nous protéger un jour.

L'art italien, au cours de la période que l'Exposition de Paris nous a révélée, a eu le rare privilège de toucher à ce point de perfection que l'art gréco-romain lui-même n'a su découvrir que lorsqu'il rencontra le milieu entre les hésitations de l'archaïsme et l'ennui de l'académisme qui l'a toujours guetté.

Au cours de cette production cinq fois séculaire, cinq peintres et deux ou trois sculpteurs sont arrivés à créer des images où la figure humaine a été élevée à je ne sais quoi de sublime, qui doit être une sorte de préfiguration de la beauté des corps et des figures que revêtiront les âmes des élus ressuscités.

Ces chefs-d'œuvre sont le résultat des efforts concentrés des artistes qui ont précédé ces maîtres, et aussi (et je ne sais pas comment l'expliquer) de tous ceux qui leur ont succédé.

Tout converge vers ces quelques chefs-d'œuvre et tout en diverge dans ces milliers d'œuvres d'art, toutes marquées au sceau du génie italien. Tout tourne autour d'eux : Angelico et Caravage, Uccello et Tiepolo, Mantegna dans ses rêves cristallins et Botticelli dans sa poésie féerique, les fantaisistes comme Piazzetta, les baroques comme Magnasco, Crespi ou Ghislandi.

Et tous ensemble sont réunis par un air de famille marqué lui aussi au sceau de l'italianité. Il y a là un phénomène très difficile à analyser et qui dépend, comme je le disais, d'une vocation particulière accordée à tout ce qui touche de près ou de loin à l'âme italienne.

Seule la description des œuvres d'art les plus marquées de l'art italien du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle pourra, malgré les caractères contradictoires qui s'y rencontrent, nous aider peut-être, sinon à comprendre, du moins à sentir la nature de ce flux vital qui a permis à l'art italien, au milieu de tant d'écoles et de générations, d'atteindre à l'unité.

\* \* \*

Ces caractères, comme je l'ai dit, sont très différents et d'essence contradictoire. C'est ainsi qu'un besoin constant de somptuosité, même dans les œuvres d'art les plus humbles (décors de théâtre de marionnettes ou fresques du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle dans les hautes vallées du Tessin ou du Piémont) s'unit au goût de représenter de la façon la plus réaliste et la plus naïve les figures humaines, leurs expressions, leurs attitudes et leurs mouvements, les animaux, les fleurs et les fruits et même les objets inanimés.

C'est cet appel impérieux à la somptuosité qui comprend la recherche constante de la beauté la plus exquise dans le corps et le visage de l'homme, mêlé à cette application presque enfantine à exprimer les aspects les plus familiers de la vie qui empêche l'art italien de tomber dans ce sinistre académisme où s'attardèrent si souvent les écoles française ou allemande.

Au Petit Palais, où toutes les tendances de l'art italien furent scrupuleusement représentées, c'est à peine si j'arrive à repérer trois toiles véritablement académiques : c'est le grand tableau mythologique de Guido Reni qui fait penser à des souvenirs de l'école napoléonienne; c'est une autre mythologie du Dominiquin; enfin c'est un tableau encore mythologique de l'Albane que tempère pourtant une profusion de grâce charmante. Mais combien d'autres grands tableaux du style le plus « Renaissance » de l'art italien, datant de ce point mathématique où il a touché de plus près à la perfection, abondent de détails ingénus, détails qui ne distraient pas du sujet, qui ne font pas appel à l'élément littéraire et qui lient les plus grands maîtres aux plus humbles artisans de l'art populaire. Personne ne peut nier le charme qu'ajoute à la Vénus du Titien cette étoffe rouge à fleurs noires qui lui sert de coussin et ce fond où une femme agenouillée, de dos, sans le moindre souci de pose apprêtée, fouille dans un coffre. Il en est de même de tous ces paysages, vus avec l'œil tout frais d'un enfant sur lesquels se détachent des figures d'un dessin si serré et d'un modelé si parfait qu'on se demande comment les artistes d'autrefois ont fait pour atteindre à cette maîtrise.

Il n'est jusqu'à la *Vierge à la chaise*, où le châle rayé orange et vert qui la drape, et l'extraordinaire fauteuil si bien rendu où elle est assise, sauvent l'ensemble d'un académisme bien consenti et qui, sans ces charmants détails, aurait cristallisé ce tableau trop célèbre au milieu du cimetière des chefs-d'œuvre ennuyeux.

L'art italien, qui aujourd'hui affecte une prédilection marquée pour la pauvreté absolue, a toujours eu besoin, jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une langue somptueuse pour pouvoir s'exprimer librement. Bien plus, il lui fallait de l'espace. L'architecture italienne, dans ses manifestations les plus humbles, a toujours tendu au grandiose. Les deux fresques héroïques d'Andrea del Castagno, l'énorme saint Louis de Toulouse en bronze ciselé et gemmé par Donatello, ces bijoux nombreux et colossaux, ces miniatures aussi grosses que des tableaux qui décorent de



camailieux d'azur et d'or les antiphonaires géants du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle, les velours frappés ornés de palmes aussi grandes que des feuilles de bananiers, sont autant de témoignages réunis au Petit Palais pour affirmer combien le désir de réaliser des œuvres d'art grandioses a toujours travaillé les artistes italiens. Quant à leur goût pour la somptuosité, la richesse et l'élégance raffinée qui en est la sublimation, il éclate partout au Petit Palais. Quoi de plus riche que ce jeu de tarot géant exécuté, en miniatures gaufrées, or sur or, avec quelques rehauts de chair ou d'azur, pour les Visconti! Ou encore la splendeur capiteuse de cette figure de jeune fille endormie sur un coussin brodé en haut-relief d'or et de soie de Domenico Feti.

Avec Feti, nous arrivons pourtant en pleine époque moderne; mais bien plus tard encore, je pourrais citer plusieurs fresques du peintre tessinois Vanoni, qui, vers 1850, accumulait les étoffes précieuses, les brocarts, l'hermine et les dentelles sur les figures de saints dont il décorait les retables rustiques de sa vallée natale.

Mais c'est quand même aux époques primitives que ce besoin de somptuosité raffinée a trouvé son expression la plus parfaite. Et cela sans que les Italiens soient jamais tombés dans l'accumulation ou la profusion de richesses fatigantes comme trop souvent les gothiques ou les Orientaux.

Avec Simone Martini et Ambrogio Lorenzetti, l'emploi de l'or prend une telle extension qu'il réduit à bien peu de chose l'usage des autres couleurs. L'*Annonciation*, de Simone Martini et de Lippo Memmi, que j'ai regretté de ne pas voir au Petit Palais, instaure le triomphe de la technique précieuse où les ors gaufrés et ciselés se détachent sur les ors brillants. La *Sainte Barbe* de Matteo di Giovanni, qu'à Sienne on ne peut voir que dans la pénombre, transportée à Paris, en pleine lumière, affirmait, avec un peu moins de style dans les silhouettes et les visages, le triomphe de cette phase la plus somptueuse de l'art italien.

De l'or, il y en a partout sur ce grand retable, où seuls des chairs d'ivoire, des cheveux blonds platinés et quelques rehauts de pourpre dans les lourdes étoffes qui habillent les saintes ne brillent pas. Les expressions des figures d'un primitivisme tardif (nous sommes au XV<sup>e</sup> siècle) sont un peu équivoques et bizarres. De la grâce inquiète et fanée de ces visages, je ne veux retenir que les taches pâles, mates et verdâtres qui les dessinent en se détachant avec tant d'harmonie de l'or travaillé des vêtements et du fond. L'architecture du tableau est grave et riche : elle donne une impression de plénitude sereine. Rien de ce souffle dynamique qui ébranle les œuvres d'art mordues par la tarentule de la fièvre baroque. A contempler longuement ce retable, on croirait être devant un grand rideau brodé de pourpre sur un brocart d'or mollement remué, en un rythme imperceptible, par un vent chaud.

Quand ce n'est pas le triomphe de l'or, c'est celui de l'outremer, cet outremer clair, extrait du lapis-lazuli, et celui d'un rouge éclatant couleur groseille mûre, harmonisé avec du noir et quelques tons brisés très raffinés. Angelico, qui fut un coloriste comme Florence n'en connut guère, joue avec cet outremer-lapis, comme s'il s'agissait d'un de ces tons neutres faciles à placer partout. Un de ses contemporains moins estimés, mais peut-être plus profondément artiste (moine comme lui), Lorenzo Monaco, dont les recherches se rapprochent tant de celles des artistes du XX<sup>e</sup> siècle, semble jongler véritablement avec des cornalines, du corail, des marbres rares, des onyx et des cristaux laiteux. Ghirlandajo, lui, joue sur deux tons, un bleu turquoise profond et ce fameux rouge groseille inimitable dont je parlais tantôt. Botticelli n'est pas coloriste, mais il enveloppe ses tableaux d'une atmosphère blonde au moyen de toutes petites hachures souples comme des cils qui, répandues sur tous les vêtements, sur les mousselines, sur les détails du paysage, sur les cheveux et les

accessoires, prêtent cet aspect si féérique à ces grandes et spacieuses figures dont les attitudes à la fois si vibrantes et pourtant alanguies conservent un charme qu'aucune mode ne nous fera renier.

Pinturicchio n'a pas encore renoncé à l'or que Vasari méprise si fort. C'est sans doute grâce à cela que sa peinture résonne d'une façon si magique. Crivelli, non seulement peint sur fond d'or, mais encore applique sur ses tableaux certains motifs dorés, sculptés en épaisseur comme des bas-reliefs. Mais souvent il se perd dans l'accumulation des détails, comme un enlumineur gothique. Dans de très grands retables, c'est pénible. Mais au Petit Palais, il y avait de lui un tout petit tableau venu d'Amérique dont l'élégance et le raffinement confinaient à la perfection.

Filippino Lippi renonce presque à l'or qui au XVI<sup>e</sup> siècle disparaît de la peinture italienne. L'or disparu, ce fut à la couleur que les peintres italiens demandèrent de satisfaire leur goût toujours constant pour la somptuosité. Par quel mystère Palma Vecchio a-t-il su faire chanter ce manteau orange, et Lorenzo Lotto cette robe verte? Ou bien encore Titien ce ton uni, chaud et clair de carnation sans reflet? Et Tintoret ces draperies amarantes? Où Corrège trouva-t-il le secret de ces couleurs véhémentes qui enveloppent le regard sans jamais l'arrêter par un éclat, et qui prêtent à la trame de ses tableaux l'aspect de vitraux très harmonieux éclairés par un jour très doux de crépuscule ou de neige? Corrège dont les figures de femmes, de jeunes gens, ou d'anges composent une race idéale aux traits chastement tendres qui, dans des attitudes saturées de grâce, semblent chanter quelque phrase mélodieuse qu'ils pourront toujours répéter sans jamais nous lasser.

\* \* \*

A côté de ce goût si prononcé des Italiens pour la somptuosité, il existe toujours dans l'art italien un accent passionné, une recherche d'étrangeté, un besoin d'exprimer, au moyen de déformations parfois pénibles, les mouvements les plus désordonnés de l'âme ou du cœur. Cet appel à l'envolée, au tourbillon, voire la frénésie, se complaît dans toutes les formes du pittoresque et ne craint même pas de s'attarder dans la bizarrerie. C'est un mode particulier de lyrisme qui a de tout temps agité l'Italie et à qui tout dernièrement, Eugenio d'Ors, si je ne me trompe, a donné le nom de baroque.

Ce baroque, qu'on sent sourdre déjà chez les primitifs, fut pour l'art italien une défense nécessaire qui empêcha des artistes qui consacrèrent presque toute leur activité à l'exaltation de la religion, de tomber dans les redites édulcorées et fades auxquelles arrivent facilement les peintres et les sculpteurs qui travaillent uniquement pour les églises.

Par paresse, par habitude, par médiocrité, il arrive en effet facilement (et nous pourrions en relever des exemples tout au cours de l'histoire de l'art et même chez les peuples païens) que les fidèles exigent le plus souvent pour orner les autels et représenter les images qu'ils vénèrent qu'on fasse appel à un art très calme à la fois froid et doux, facilement figé et presque toujours extrêmement bourgeois.

Rien n'est plus loin de la religion chrétienne qui, pratiquée avec foi, ne peut être que véhémement et dynamique : grâce au baroque, latent au plus profond de l'âme italienne, l'art religieux en Italie ne se laissa aller que bien rarement à des formules mortes.

Brisant les cadres, les catégories, dédaignant les moyens et les procédés trop habituels pour obtenir un effet certain, le baroque a su, par moments, prêter un mouvement vertigineux aux arts les plus matériels, comme l'architecture ou la sculpture. Cette tendance a commencé très tôt. Lorsque les artistes qui

\* \* \*



au XIV<sup>e</sup> siècle peignaient ces grands crucifix sur des panneaux de bois découpés, inclinaient celui qui supportait le chef du Christ pour l'abaisser vers les fidèles, ils empruntaient à la seule sculpture et à l'architecture des moyens expressifs tout à fait baroques pour faire rendre à la peinture plus qu'elle ne peut donner par le simple emploi du clair-obscur, du modelé et de la perspective. N'est-ce pas les prémices du procédé de ces peintres du XVIII<sup>e</sup> siècle qui projetaient une jambe, une main, un accessoire modelé en plâtre ou découpé en zinc peint en avant d'un plafond décoré à fresque, à l'endroit précis, où ces végétations parasites leur semblaient nécessaires pour renforcer le mouvement de la composition? Dans ces retables primitifs des premiers artistes italiens, où des Vierges puissantes et sévères se détachaient sur des auréoles incrustées de pierreries, il y a tout un souffle dynamique inscrit dans les plis d'or qui sillonnent les robes rouges et oranges, et les manteaux noirs de ces farouches Madones. Et ce réseau d'éclairs dorés prête une vie particulièrement intense à ces vieilles images où l'on retrouve un peu du sang des antiques tribus étrusques auxquelles l'Italie doit tant.

Et de même qu'en architecture, la Renaissance commença avec Brunellesco qui, dans l'emploi des ressources pittoresques des bossages rustiques, annonce les architectes baroques bien avant Michel-Ange, de même on peut voir déjà chez les quattrecentistes sourdre et éclater, suivant les tempéraments, tous les symptômes d'un baroque peut-être un peu sec, mais de la même nature que celui qui anima tour à tour l'œuvre de Tintoret, de Crespì ou de Magnasco. C'est ainsi que dans le tableau de Pollajolo, qui représente Marie-Madeleine portée au ciel par les anges, on sent le même souffle qui anima Greco; et que les figures lasses et passionnées de Botticelli, dont les doigts se tordent en dansant, sont très près des anges du Bernin. Donatello et Jacopo della Quercia ne sont-ils pas aussi baroques que Berreguete, le baroque espagnol qui s'est inspiré d'eux? N'ont-ils pas comme les sculpteurs espagnols presque toujours employé, quand ce n'est la polychromie, du moins des alliages d'orfèvrerie colorée d'or et de pierreries, dans leurs œuvres de pierre, de bronze, de bois ou de terre cuite?

Les paysages de tous les peintres italiens, depuis les primitifs jusqu'à Salvator Rosa et à Tiepolo, abondent en rochers fantastiques, en grottes architecturées, en ponts naturels, en stalactites, en constructions cyclopéennes de style rustique. Il y a là tout un élément rupestre contourné, bizarre ou violent qui, même chez les maîtres les plus calmes comme Léonard, sert de fond à toutes les scènes qui se passent en plein air. Mais c'est bien autre chose chez cet étrange Pietro di Cosimo, où les figures, elles, semblent participer à l'action du paysage, où les rochers, eux, semblent prêts à s'animer pour se changer en troncs d'arbres révoltés et les troncs d'arbres en satyres, en centaures ou en nymphes. Rien n'est plus curieux que le baroque dionysiaque qui se dégage de ces compositions qui sont du reste de simples panneaux de coffrets. Il y a là une évocation de la vie primitive où l'humanité touche à l'animalité à la fois sylvestre et lacustre. Avec cela, rien d'idyllique; car on n'est pas bien loin de l'anthropophagie dans ces chasses et ces combats entre les hommes et les demi-dieux. Il y a des paysages des environs de Florence, sous le mont Carcere ou dans la vallée de Mugnone, qui, je ne sais pourquoi, appellent des scènes analogues. Pietro di Cosimo a dû y chercher, comme Böecklin l'a fait plus tard, ses sources d'inspiration.

Chez certains, le baroque s'exprime par un goût du pittoresque qui rejoint les peintres chinois. C'est ainsi que Filippino Lippi, dont les figures passionnées sont peut-être encore plus baroques que celles de Botticelli, a composé, pour le saint Bernard de l'apparition de la Vierge, un fauteuil de souches et de

racines si habilement entremêlées que c'est un chef-d'œuvre d'ingéniosité ou de mauvais goût. Mais que dire de la rocaille fantastique en forme de bureau qui sert de piédestal au fouillis de livres et de manuscrits du saint? Et pourquoi, en somme, ai-je parlé de mauvais goût? Lorsque Pontormo accouple des couleurs qui font penser à des jeux de projecteurs dans un music-hall, lorsqu'il associe des roses cyclamen à des jaunes phosphore, d'une violence à faire paraître Renoir tout gris, il obéit au baroque; lorsque Parmigiano effile ses figures de saintes qui ressemblent à des flammes tendrement agitées; lorsque Rosso contracte ses personnages dans un cubisme violent; lorsque Tintoret multiplie avec bravoure l'humanité tumultueuse de ses paradis, c'est encore au génie baroque que nous le devons.

Que certains soient allés trop loin, que Pietro di Cosimo revienne aux puissances maléfiques du paganisme rustique, que Lorenzo Lotto touche à la folie, que Magnasco s'abandonne à de véritables hantises, c'est la rançon de l'abandon à la veine instinctive qui a délivré l'art italien de l'académisme auquel Raphaël et ses continuateurs risquaient de le condamner.

Et, même dans ses excès, le baroque des Italiens fut fécond. Magnasco engendra Goya. Il annonce également Daumier qui n'a certainement jamais vu un tableau de lui.

Et Delacroix ne semble-t-il pas procéder de Magnasco, de Tiepolo, de Piazzetta et de ce portraitiste bergamasque Ghislandi que l'Italie ne nous a révélé que depuis une douzaine d'années?

Delacroix n'a certes pas connu ces peintres baroques tardifs. Il s'est cru bien davantage le successeur de Rubens, auquel il ressemble bien peu, que des derniers Vénitiens, dont il semble, presque sans transition, continuer le baroque latin. Comment expliquer ce phénomène sinon par les parentés qui créent une époque à travers le temps et l'espace sous l'influence de facteurs communs.

Et c'est grâce à ce phénomène que l'œuvre de Delacroix continue davantage l'art italien que l'art d'Ingres ou celui de Cornélius.

\* \* \*

Lorsqu'on raconte l'histoire de l'art d'un peuple, on cherche toujours à la situer entre deux courants. Ces deux courants sont ou bien le romantisme et le classicisme; ou bien l'apollinien et le dionysiaque; ou bien le baroque et le classicisme. Lorsqu'il s'agit des modernes, on parle d'impressionnistes et de néo-classiques, ou encore d'art abstrait et d'art figuratif.

En Italie, où le classicisme existe à l'état latent même dans l'art baroque le plus effréné, il n'est pas possible d'affronter ces deux tendances. Mais au lyrisme grandiose ou somptueux, j'opposerais volontiers la naïveté ingénue, dont j'ai parlé, du réalisme populaire. Et c'est pourquoi dans l'étude de l'art italien il faudra toujours tenir compte de deux tendances: premièrement, de l'attrait natif pour l'expression romantique et pittoresque, pour la splendeur, la richesse et le style monumental; secondement, de l'attraction instinctive vers un réalisme constant d'une nature si affirmative et si forte que je suis tenté de l'appeler surréalisme.

Et en employant ce terme, je m'excuse. Je sais qu'il définit, aussi mal que cubisme ou futurisme, l'ont fait en leur temps, une tendance très moderne de l'art actuel (d'autres me diront que c'est déjà de l'art d'hier) où l'on cherche à exprimer par un réalisme transcendantal, au moyen de mille trucs littéraires, de la psychanalyse, de l'étude des déviations, voire de la magie, tout un monde inconnu qui se dégage de la réalité. Mais j'affirme qu'il devrait exister une contre-partie de cette tendance qui, au lieu de se servir du réalisme pour arriver à un spiritualisme uniquement dirigé vers l'inconscient, l'obscur, l'anormal et le mal, pourrait tout aussi bien s'inspirer de l'intense réalité des choses.



pour affirmer l'existence d'un monde supérieur, d'une spiritualité plus haute que celle dans laquelle nous nous démenons entre l'attrait du péché et celui de la vertu.

Les Italiens, dès qu'ils commencèrent à s'échapper de l'hégémonie de l'art byzantin, s'émurent très vite devant la poésie des objets. Très vite aussi, ils demandèrent à l'art religieux de se servir de l'objet pour affirmer la réalité du surnaturel. Et c'est pour cela qu'Angelico me touche bien davantage par la façon dont il peint les paysages et les intérieurs où il situe ses conceptions sacrées, que par l'expression des personnages divins ou des saints qui les animent. A ce que j'avance, on peut apporter des exceptions. Je les ai prévues. Mais quand même ne peut-on pas affirmer que chez Angelico, murailles, costumes, objets, architectures, apparitions, nimbes, rayons, se pénètrent dans une réalité recréée, où il n'y a aucune différence entre le naturel et le surnaturel, exprimés tous deux par le même désir d'évoquer avec clarté, dans un décor accessible à tous, le miracle de la scène des textes sacrés que le peintre veut mettre à la portée du spectateur. Et c'est cette naïveté d'une vision toujours fraîche, qui cherche impérieusement, et au moyen de toutes les découvertes de ce temps, à exprimer en dehors de toute convention le réalisme de la vie, qui fait la force et le charme d'Angelico. Après cela, on comprend pourquoi Breton a choisi la photographie d'un des détails du miracle de la profanation de l'hostie par Paolo Uccello pour illustrer un roman surréaliste qui fit sensation en son temps.

Une impression analogue, mais procédant d'un autre mode d'expression, nous saisit, lorsqu'on se trouve en présence d'un certain nombre de tableaux de Mantegna. Chez lui, personnages sacrés, soldats, anges, rayons, villes fantastiques, rochers, sont sculptés dans une matière uniforme dure comme du cristal, lourde comme du plomb, où le ciseau doit souvent se briser avant d'arriver à ses fins. Une atmosphère froide et presque asphyxiante préside à ces évocations. Les hommes qui s'y meuvent sont certainement privés de circulation sanguine. Accessoires, costumes, esprits, tout y est matérialisé dans une nature recomposée, où les rochers s'architecturent comme des bossages et l'architecture continue frustement les rochers. Tout jusqu'à ces figures d'angelots, les unes rouges, les autres bleues qui composent le nimbe du Christ ressuscité, jusqu'aux flèches si naturalistes dont le corps de jade de saint Sébastien est positivement hérissé, jusqu'à ces anges sortant à mi-corps d'une crème figée de nuages, tout dans un tableau de Mantegna concourt à émouvoir par un réalisme d'une expression surnaturelle, parce qu'arrêtée et pétrifiée, afin qu'on en sente davantage la beauté et la vérité intenses. Art qui procède, pour retenir notre attention, par de tout autres moyens que ceux qu'enseigne le baroque. J'en dirais autant du Caravage que, comme séicentiste et Napolitain on serait tenté de classer parmi les baroques, mais qui, par la façon de pousser le réalisme jusqu'à l'héroïsme grandiose arrive à provoquer l'émotion d'une façon qui touche, elle aussi, au surréalisme. C'est dans l'angle de ce surréalisme que j'aime à voir ce Bacchus de Caravage tenant dans sa main une coupe de verre précieuse, pleine d'un vin presque noir et de l'autre un ruban de velours noir. Et n'est-ce pas la naïveté dans un réalisme primitif qui rapproche ce peintre vénitien du XVIII<sup>e</sup> siècle, Longhi, de certains Hollandais, de Corot, de Cézanne et de Renoir?

J'arrive au bout de ma tâche. L'exposition du Petit Palais mériterait qu'on consacrait un volume ou même plusieurs à ramasser toutes les découvertes et les rêveries qu'elle a suggérées.

J'aurais voulu aussi pouvoir rattacher à cette étude quelques aperçus sur la renaissance actuelle de l'art italien. Ce ne serait pas tâche aisée, parce que, par ignorance, il nous manque des chaînes pour relier l'art italien contemporain à celui de Cimabue

par Tiepolo et Michel Ange. Faute de ces chaînons, nous n'arriverons pas à retrouver dans la production des Italiens du XX<sup>e</sup> siècle les climats qui nous sont si familiers dans l'art italien d'autrefois.

Ce n'est certes pas à dire que nous mésestimons l'école italienne d'aujourd'hui. Nous sommes même assez près de croire que c'est la seule école digne, puisque Paris, à cause de la crise, a dérogé à la mission qui lui avait été confiée par l'histoire, de grouper sous sa discipline toutes les écoles de peinture du monde entier. Certes, nous reconnaissons aux Italiens modernes de belles qualités latines : génie dans la composition, appel au style, recherche de la grandeur. Mais nous trouvons cependant qu'il leur manque ce sentiment de la naïveté et ce goût enfantin de la richesse qui fait le charme toujours vivant de l'âme italienne. Espérons qu'il n'y a là qu'une attitude ou plutôt une défense contre l'excès de facilité qui avait réduit l'art italien du XIX<sup>e</sup> siècle à un goût de pittoresque débraillé qui le conduisait certainement à la décadence. A côté de cela, je m'empresse de le dire, il y eut en Italie, même au XIX<sup>e</sup> siècle, des écoles locales où des artistes à la fois naïfs et raffinés et d'une honnêteté digne des plus grands quattrocentistes ont maintenu dans des formes très modernes les traditions du passé; c'est ainsi qu'à Florence, vers 1880, vivait une école impressionniste de la plus haute valeur. Elle semblait continuer, dans un style très différent, ce que Longhi cherchait à exprimer à Venise cent ans auparavant, et que Fra Angelico ou Gozzoli et tous les quattrocentistes cherchèrent avec tant de persévérance : l'émotion dans l'expression la plus directe de la réalité.

D'autres artistes italiens du XIX<sup>e</sup> siècle étaient travaillés par le lyrisme, les souvenirs baroques, le goût de la richesse et de la grandeur, mais, gonflés par l'habitude des réalisations faciles, ils n'ont su nous laisser qu'un art théâtral et ampoulé.

L'art italien, depuis la guerre, est ressuscité, bien plus près des traditions des cinq siècles et de peinture que l'exposition du Petit Palais a offert à nos méditations. Les leçons qu'affirmèrent cette revue générale des forces accumulées par le passé de l'Italie auront agi heureusement sur l'école italienne contemporaine, dont un certain nombre des chefs de file sont encore en rapport constant avec Paris. Elles l'aideront à retrouver dans leur plénitude toutes les tendances qui ont permis à l'Italie de réaliser tant de chefs-d'œuvre et qui lui permettront de reprendre, lorsqu'elle en aura retrouvé l'ambition ou les possibilités, la direction de la pensée artistique dans la civilisation latine (1).

Paris-Fribourg, 1935.

ALEXANDRE CINGRIA.

(1) Nous devons à l'aimable obligeance de notre consœur suisse *Nova et Vetera* de Fribourg, la publication ici de cette remarquable étude.

## Conférences Cardinal Mercier

17<sup>e</sup> année

ET

## Grandes Conférences Littéraires

9<sup>e</sup> année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 14 janvier**, à **5 heures** (Salle Patria) par

**M. A. de MONZIE**  
député de Cahors, ancien ministre

SUJET :

**La Justice et l'Opinion**

Cartes particulières pour cette conférence : **10 et 15 francs**.  
Location à la Maison F. Lauweryns, 20, rue Treurenberg (tél. 17.97.80).



## En quelques lignes...

### Bolchevisme et religion

M. A.-L. Corin, professeur à l'Université de Liège, qui fut du voyage des universitaires belges en U. R. S. S., publie un reportage fort objectif sur ses impressions de Russie.

Foncièrement croyant, M. Corin a d'abord été frappé par le caractère antireligieux de la révolution léniniste. Parce que les idées de Dieu et d'immortalité empêchent l'homme de jouir sans frein du bonheur terrestre, il y a incompatibilité entre les religions (la religion du Christ surtout, qui est fondée sur le renoncement) et la tactique communiste. L'idéal des Soviets serait d'extirper radicalement le sentiment religieux, cet opium pour le peuple. Ainsi, l'homme serait mûr pour toutes les revendications d'un hédonisme matérialiste qui se borne aux satisfactions d'ici-bas.

Au début, l'on ne crut pas nécessaire d'organiser, sur le terrain scolaire, cet assaut contre le Ciel et les Eglises. Farouchement imbus de l'idée scientiste, les dirigeants s'imaginaient volontiers qu'il suffirait au peuple d'apprendre à lire pour désapprendre, du même coup, le chemin du temple. C'est quand on s'aperçut des dangers, au point de vue de la « superstition », de l'influence familiale et extra-scolaire, que tout un plan fut élaboré d'un enseignement systématiquement antireligieux.

Le professeur liégeois cite, à l'appui de cette observation, des faits typiques. Comme le matérialisme historique s'oppose à l'idée d'un Dieu-Providence, il s'agit d'inculquer aux tout-petits la foi dans les seules ressources du travail humain. On exige donc des écoliers qu'ils cultivent et ensemencent un jardinet qui leur est réservé, sauf un lopin qui doit demeurer en friche. Quand les semis sont venus à croissance, on conduit les bambins au petit coin désolé : « Vous avez pu constater que votre effort a porté fruit, leur dit-on : voici maintenant ce qu'a produit la Providence! » C'est dans le même esprit qu'on fait observer, sous le microscope, une goutte d'eau bénite où n'ont pas cessé de foisonner les microbes. Et au plus fort d'un incendie, il n'est pas rare d'organiser, autour du foyer, une procession d'icônes, à seule fin d'expliquer aux enfants que l'intercession de la Vierge ou des Saints est parfaitement inopérante et que la flamme n'en continue pas moins de faire son œuvre destructrice.

### Où en est l'assaut contre le Ciel?

Cette propagande antireligieuse compte aussi sur la haine du paysan ou de l'ouvrier à l'égard de l'Ancien Régime. La collusion du clergé et du capitalisme, des papes et des tsars est un des thèmes les plus habilement exploités par les agitateurs. Et l'on va jusqu'à se scandaliser des sommes considérables qu'exigèrent la construction et l'aménagement des cathédrales aux clochers bulbeux.

Le peuple russe est-il déchristianisé?

S'il faut en croire le témoignage personnel de M. Corin, les églises sont désertées. Le jour de Pâques, l'église Sainte-Anne, à Moscou, abritait bien quelques centaines de fidèles : mais des hommes de plus de quarante ans, pour la plupart, et surtout des femmes, déguenillées et d'aspect misérable. Le dimanche suivant, dans deux églises (l'une catholique, l'autre luthérienne) assez vastes pour contenir chacune un millier de personnes, l'enquê-

teur a dénombré des « assemblées » squelettiques : soixante-dix et quarante âmes!...

Mais M. Corin n'est pas de ceux qui se fient à leur seule expérience. Il reconnaît d'ailleurs que ses propres observations, dirigées et occasionnelles, ont quelque chose de fragmentaire et qu'il serait outrepassant d'asseoir sur elles un jugement de valeur qui porterait sur la Russie tout entière. Au demeurant, des observateurs mieux placés s'accordent à reconnaître que l'année 1935, loin de se signaler par une recrudescence du phénomène antireligieux, a vu les dirigeants soviétiques mettre une sourdine à leurs vociférations contre Dieu. C'est ainsi que les Jeunesses athées militantes ont été invitées à s'abstenir de toute manifestation hostile devant les lieux du culte.

Attitude qui s'inspire, sans aucun doute, d'un opportunisme assez gros. Car il n'y a plus qu'à Genève qu'on prend pour argent comptant les prêches pacifistes de M. Litvinoff, ci-devant bandit de grand chemin et détrousseur à poing armé des caisses publiques.

### Comment sont payés les écrivains en U. R. S. S.

Comme la science, comme les beaux-arts, la littérature russe est strictement conformiste. Il est vain de parler des droits de la pensée libre. Persuadés qu'ils détiennent la vérité absolue, les bolcheviks ne conçoivent même pas qu'il puisse y avoir d'autre Loi que celle de Lénine.

Il faut distinguer cependant entre les écrivains directement utiles au Régime et les auteurs à la mode, un Chokolov ou un Fédine, dont le succès tient à leur prestige personnel. Ce sont ceux-ci qui sont le mieux payés. Car, sous le signe d'un égalitarisme idéologique, fleurissent et s'étalent les inégalités les plus flagrantes. Maxime Gorki, l'écrivain prolétaire, recevrait par mois environ 100,000 roubles. Ce qui est un fort joli denier. Songez, en effet, qu'un travailleur scientifique de l'Académie des Sciences artistiques de Lénine ne touche guère qu'un fixe mensuel de 200 roubles (auquel il convient d'ajouter, d'ailleurs, 200 roubles d'indemnité pour onze heures de cours). Quant aux propagandistes officiels, qui sont en quelque sorte des fonctionnaires appointés, et dont c'est le rôle de galvaniser les masses par leurs écrits révolutionnaires et surtout par des pièces de théâtre *ad usum populi*, ils touchent en moyenne 300 roubles pour 16 pages. Ce tarif fixe est calculé pour un tirage de 5,000 exemplaires. A partir du deuxième tirage, les Editions des Belles-Lettres, qui monopolisent la publication des ouvrages de l'esprit, assurent aux auteurs 60 % seulement des premiers honoraires.

Quant aux poètes, ils sont payés à raison de 1 rouble 75 par vers. Pour quelques-uns, mieux cotés, le prix s'élève à 2 roubles 75. Triomphe de l'ode incontinent! Misère du haï-Kaï!...

### Saint-Ex professeur d'énergie

L'aventure est toute récente, belle comme un miracle, tonique comme l'air des altitudes.

Deux hommes, deux aviateurs se sont élancés, sur leur oiseau blanc, à la conquête d'un trophée. Il s'agit de vitesse, c'est-à-dire de résistance à la fatigue. De Paris à Saïgon, par les routes du ciel, *il's a long way*. Mais l'équipage a le cœur bien accroché. Et l'un des deux hommes, Saint-Exupéry, est une sorte de héros dont le sourire tranquille semble désarmer le destin. Pendant qu'il officiait, comme pilote de ligne, au-dessus des sables brûlants et des nomades hostiles de la Mauritanie, vingt fois la Camarde a tenté de le foudroyer en plein vol. Qu'en est-il



sorti? Un admirable livre (*Vol de nuit*) et ce surnom — Saint-Ex — qui sonne comme un défi à la catastrophe.

La catastrophe se produira pourtant. A une vitesse de 250 kilomètres à l'heure, l'oiseau blanc, sortant d'une nappe de nuages, s'est écrasé sur un plateau rocheux. Mais eux, les deux hommes, n'ont pas une égratignure! Non, pas une égratignure : mais ils vont mourir de faim, de soif, dans le désert... Un bidon de café et la rosée du matin : c'est tout leur viatique. Le rocher brûle. Le sable rouge est comme une mer sans limite, ainsi que dans le vers de Leconte de Lisle. Et les hommes sont trop loin, penchés sur leur poste télégraphique. Des avions passent dans le ciel. Trop haut. Car deux naufragés du désert, c'est moins apparent que deux fourmis sur l'écorce d'un chêne...

Mais Saint-Ex et son compagnon ont marché, courageusement, droit devant eux, vers l'horizon cuivré. La gorge dévorée de fièvre, les temps en feu, ils ont voulu, de toute leur énergie bandée, faire, pour se sauver, le dernier effort — et au delà du dernier effort. Et le salut est venu. Des Bédouins ont recueilli les deux vaillants, en bordure d'une palmeraie. Ce n'était plus le mirage. C'était l'eau claire et la chanson du vent dans les palmes.

Mais aussi quelle leçon pour tous ceux qui croient que la vie est à s'asseoir au bord du chemin, et qu'une fois les avions disparus dans le ciel, il ne reste plus qu'à gémir!

#### En revenant du Cinéac

J'enrage.

J'ai vu l'élection de la nouvelle Miss Paris. Des messieurs en smoking posaient aux candidates des questions comme celle-ci : « Mademoiselle, vous êtes appelée à poser la première pierre d'un bâtiment. Quel bâtiment choisiriez-vous? » Et pas une de ces malheureuses n'a la présence d'esprit de réclamer la construction d'une annexe — la plus vaste possible — à la Salpêtrière. On pourrait commencer par y fourrer le jury, en bloc. Quand l'élue entend proclamer son nom, elle s'affaisse de tout son long, dans un geste qui n'est même pas un geste de théâtre, sur les tréteaux de sa jeune royauté. Et le speaker anonyme de commenter ces quelques mètres de pellicule : « Ainsi triomphent la grâce et l'esprit de la capitale! » Oh! la Mimi Pinson de Musset!...

Autre « vision ». Devant 6,000 personnes, pères et mères exaspérés, des centaines de petites filles minaudent et grimacent dans l'espoir de ressembler à Shirley Temple, la vedette en herbe des écrans d'Hollywood. Elles seraient charmantes, ces bambines bouclées, dans la nursery, en train de laver leur poupée ou de couper les ongles au soldat de papier mâché. Mais on leur a dit de chanter. Et elles chantent! Un haut-parleur nasillard et tonitruant amplifie à ce point les trois notes d'une ronde enfantine qu'on croit entendre l'ophicléide des pompiers de Nanterre, un soir de beuverie. On a couronné un petit bout de femme haut comme ça. Il paraît qu'un journal va lui payer le voyage d'Hollywood. Et à sa maman aussi. La maman sourit à la camera. Elle ne dit pas : « Je suis très contente d'avoir gagné. » Mais on devine qu'elle le pense. Elle emporte sa pseudo-Shirley comme une proie. Si j'habitais Asnières (car elle est d'Asnières), j'irais sonner à sa porte. Pour lui donner une bonne paire de gifles. A la maman.

#### La « chapelle royale » de l'Exposition

Une plaquette illustrée, tirée à quatre-vingt-dix-huit exemplaires — et qui devrait l'être à quelques centaines à répandre par

l'Administration des Cultes ou le Service des Beaux-Arts dans toutes les cures du pays — fixe la démonstration, faite à l'Exposition par les soins de M. Marcel Schmitz, de l'état présent de l'art religieux original en Belgique.

A l'écart des coupes dorées du *Rerum novarum* qui couvraient la manifestation publicitaire de l'apothéose de la contre-offensive « cléricale », la chapelle, qui n'était dénommée « royale » qu'à raison de l'auguste patronage et sans prétendre en rien à la pompe des *Te Deum*, se présentait sous une apparence décente et recueillie.

La modicité des ressources l'ayant réduite à un certain ascétisme architectural, elle signalait modestement sa fonction, mais avec une parfaite convenance liturgique et une réelle dignité de lignes. Lumineuse dans son dépouillement, elle était cette « robe blanche » qu'évoquait Raoul Glaber au sortir de l'an mille.

S'agissant d'un pavillon d'« exposition », la décoration et le mobilier, qui provenaient de concours individuels, devaient forcément subir un certain échantillonnage et ne pouvaient qu'être relativement soumis à une discipline unitaire.

Mais que d'ingéniosité tendue dans ces œuvres diverses et quels cris pathétiques!

Il apparaît très visiblement que les artistes belges religieux contemporains, dans leur préoccupation de répudier les poncifs iconographiques et d'échapper à la standardisation de la dévotion, traversent la crise du XIII<sup>e</sup> siècle au moment où l'Italie se dégageait du byzantinisme.

Chacun vise à se montrer dans les transes et à formuler sa piété dans une frénésie personnelle.

Avec les peintures de Servaes et Marie Howet, les cartons de vitrail de Van Vlasselaer, les sculptures de Wynants, — je m'en tiens aux plus spirituels, — nous en sommes à l'expressionnisme sincère et exaspéré des pré-primitifs Giunta Pisano, Margaritone d'Arezzo et Antelami.

Pareils accès ne conviennent que trop aisément à notre individualisme national et à la générosité de notre tempérament ethnique.

Voilà que notre XX<sup>e</sup> siècle produit maintenant les préeycéiens que notre XIII<sup>e</sup> siècle n'a pas eus.

Mais toute cette originalité volontaire participe encore d'un état provisoire de passion qui porte l'artiste à souligner sa révolte contre une pseudo-tradition et à attirer l'attention sur sa propre clameur.

Le jour où la piété de nos artistes au lieu de devoir se manifester par sursauts sera devenue une façon d'être quotidienne, normale, accordée au climat des ateliers et soutenue par la commande, notre art catholique pourrait, avec une sensibilité aussi aiguë et de telles ressources plastiques, en arriver à une belle prose positive, à la robuste assurance de Cavallini, à la sérénité d'exposition de Giotto, à un nouvel équilibre idéo-réaliste et vraiment à une grande période classique.

#### L'existence de Béatrice

On ne se contente point toujours de la réalité que les poètes ont donnée à leurs personnages par la grâce de l'imagination et la musique du verbe. « Ont-ils ou non existé? », disent parfois les philosophes. Et la question fait souvent peine aux mangeurs de lune bleue.

La Béatrice de Dante n'aurait pas été une vraie femme. Seuls, le poète et le peintre l'auraient rencontrée sur les rives de l'Arno, baissant modestement les yeux sur une rose. C'est du moins l'avis du R. P. Mandonnet qui veut que Béatrice soit



simplement le symbole de la théologie, une allégorie mystique.

Cependant le symbolisme du Moyen âge n'a rien de décevant, rien de vague. Il y entre beaucoup de réalité et de force. Et l'on aurait tort en l'occurrence de croire que Béatrice a perdu de son charme et de sa personnalité en devenant un pur symbole de sagesse et de foi.

#### Une noble exilée

Tous les Hongrois qui passent par la Belgique vont en pèlerinage au château de Ham, à Steenockerzeel, où vit, entourée de ses enfants, l'infortunée impératrice Zita.

C'est une noble figure féminine à laquelle les Belges ne peuvent songer sans un sentiment de respectueuse sympathie. Il faut entendre retracer la douloureuse odyssée de la famille impériale d'Autriche pour se sentir heureux de ce qu'elle ait trouvé chez nous un havre de paix.

On sait quels jours tragiques vécut l'impératrice du vivant encore de l'empereur Charles, l'acharnement avec lequel les ennemis du catholicisme persécutèrent la famille régnante catholique. Ce fut une série d'odieuses persécutions, de mesures inhumaines, de manœuvres diplomatiques honteuses. En 1922, après un calvaire supporté avec l'inaltérable sérénité d'âme que lui donnait son bon droit, l'empereur mourut, emporté par une pneumonie. Il laissait sept orphelins. Un huitième devait naître le mois suivant.

Et ce fut, sur les routes de l'exil, le cheminement pénible d'une veuve spoliée de ses biens, accablée par les charges, les fatigues et les responsabilités. A travers tout, elle marqua un courage héroïque.

Jusqu'à ce qu'elle vint s'installer en Belgique, la famille impériale avait dû se résigner à des séjours provisoires et précaires en Espagne. Le problème des études universitaires de l'archiduc Othon et mille raisons de sympathie pour un pays hospitalier et neutre amenèrent la princesse Zita — qui est la cousine germaine de la reine Elisabeth — à se fixer chez nous. Chaque année, à l'époque de Noël, arrive au château de Steenockerzeel un immense sapin expédié par un village du Tyrol. Les cadeaux des petites gens de toute l'Autriche affluent avec le souvenir fidèle et les vœux de ce peuple resté attaché à la monarchie.

Quel que soit l'avenir réservé à la famille des Habsbourg, on peut espérer que l'empereur Charles n'a pas, en mourant, offert sa vie en vain et que le magnifique courage de l'impératrice trouvera sa récompense.

#### Les contes au delà du Rhin

Nous avons relu les contes de Grimm. Ce ne sont que punitions inhumaines, traitements odieux, justices implacables, horreurs de toutes sortes.

L'insensibilité de celui qui partit en voyage pour essayer d'apprendre à frissonner n'a rien d'édifiant. Des colombes arrachent les yeux des méchantes sœurs de Cendrillon pour les punir. La belle-mère de Blanche-Neige est condamnée à danser, jusqu'à ce que mort s'ensuive, sur des pantoufles de fer rougies au feu... Toute la barbarie et l'inhumanité de la Germanie s'étalent au long des pages, et l'on s'étonne de trouver ces contes réédités aujourd'hui dans des collections pour la jeunesse. « Collection des chefs-d'œuvre classiques », dit-on. Mais il n'y a, en l'occurrence qu'un chef-d'œuvre de mauvais goût.

Pour le reste, les frères Grimm sont des littérateurs de contrebande. On leur a fait, à tort, une place dans les lettres. Ils écrivent mal et leur seule originalité consiste à avoir enlevé aux vieilles

fables antiques dont s'est inspiré aussi Perrault toute leur finesse, pour les corser de détails grossiers et horribles.

Les contes de fée ont leur charme. A condition de rester dans le goût français ou dans la fantaisie anglaise. Mais au delà du Rhin, les fées deviennent trop volontiers des sorcières grimaçantes, les apôtres d'un paganisme et d'un sadisme écœurants.

#### Dormir...

La science, qui a accompli tant de miracles et infligé aussi tant de déceptions, permettra-t-elle de prolonger la vie humaine au delà d'un siècle? Le docteur Carrel, de New-York, l'auteur de *l'Homme, cet inconnu*, a fait cette révélation : « Des sujets pourraient être mis au repos pendant de longues périodes et ramenés à une existence normale pendant d'autres. » Il a conclu : « N'oublions pas que les utopies d'aujourd'hui sont les réalités de demain. » Peut-être aurait-il mieux valu dire : « Les réalités d'aujourd'hui, ciné, T. S. F., radium, radiesthésie, sont les utopies d'hier. La chimie réalise l'alchimie; l'astrologie côtoie l'astrologie. »

Ainsi, pour l'éminent praticien, il n'y aurait pas de cure de rajeunissement. Point d'élixir de longue vie! Mais à un certain âge, on pourrait fourrer le fatigué « en sommeil ». On l'engourdirait. Il vivrait une vie inerte et dormante, à la manière de la marmotte pendant l'hiver. On pourrait l'y laisser, on ne dit pas combien de temps... On le réveillerait quand on croirait le moment propice.

Cela tient de la féerie. « Je suis vieux, cassé, quinteux. Mon temps me dégoûte. Quelque chose finit dont je vois les ruines. Quelque chose vient dont j'aperçois à peine les fondements. Docteur, mettez-moi au sommeil pour une génération ou deux! »

« Bon! Passez à la clinique! Vous aurez la chambre 26, au cinquième. Vous l'aurez cinquante ans. En quelle année voulez-vous être réveillé? C'est pour l'ardoise! »

Par quel procédé change-t-on un vivant en une carne frigorifiée — je n'ose pas dire en momie? Rêve-t-on dans la glacière? Et qui s'inquiète de vos petites nécessités? Car enfin, il doit y avoir un minimum d'absorption et de sécrétion. On a déjà beaucoup de peine à se faire servir quand on est bien éveillé. Que sera-ce quand on ne pourra plus stimuler le zèle des serviteurs par des bourrades, des pourboires, des étrennes? L'endormi a grande chance de rester en carafe, en carafe frappée, sans le moindre petit coup de plumeau. Les mites s'y mettront.

Oui, mais quand il s'éveillera! Si on l'éveille! Quelle surprise! Sera-t-on en monarchie ou en république? Les femmes voteront-elles? Comment seront-elles habillées? Y aura-t-il encore des prix Goncourt? des Académies? Que vous êtes nicaise! Quand il s'éveillera, le dormeur de cinquante ans, il demandera où en est l'affaire Stavisky.

#### Le sac

Riche ou pauvre, chambrière ou duchesse, une femme ne sort pas sans sac, sac de ménage, sac d'élégance, réticule de soie, de velours, de perles, de métal, de cachemire, de toile cirée, de cuir de tortue en peau de porc, de cuir de crocodile en peau de sanglier, de cuir de lion d'Abyssinie en peau de louve du Capitole.

Une des exclamations les plus usuelles du dialogue mondain actuel : « Où est mon sac? J'ai perdu mon sac. Pour mon anniversaire, Jo m'a offert un amour de sac. »

Et que ne fourre-t-on pas dans le sac? La palette à maquillage, la houpette, le bâton de rouge, le miroir, le mouchoir, le browning sentimental, les clés secrètes, le porte-monnaie, le carnet d'adres-



ses, les bijoux de rechange. Résultat : quand la mignonne perd son sac, il n'est pas perdu pour tout le monde!

Mais comment faisaient nos mères et nos grand'mères? Ces naïves femmes fussent mortes de honte à l'idée de se peigner ou de se peindre en public, de se vaporiser et même de se mirer et de s'admirer. Certes, elles avaient des mouchoirs, très illusoires, très brodés, non pas tant pour étancher leur nez que pour essuyer leurs yeux. On jouait avec le mouchoir comme avec l'éventail. C'était un prétexte à mille grâces. On laissait tomber le mouchoir. On fourrait le mouchoir dans sa poche. Car — ceci étonnera la jeunesse contemporaine — en ces temps fabuleux les femmes avaient des poches.

A en croire un de nos confrères en jupes, on lancerait à Paris le sac retenu par une chaîne de métal ou une lanière de cuir. Ainsi les élégantes pourraient perdre la tête sans perdre le sac. Que le monde est petit! A force de changer de place on se retrouve au même point. C'est le serpent qui se mord la queue. La plupart du temps, en politique comme en colifichets, la nouveauté est vieilleries oubliées. Le sac avec une chaîne? Mais c'est l'aumônière de Marguerite au rouet! Nous voilà aux Croisades! C'est aussi l'appendice des garçons de banque et des petits télégraphistes.

### Le singe prévenu

Au Moyen âge, des animaux accusés de crimes étaient cités en justice. Ainsi un cochon qui avait dévoré un marmot fut condamné par des juges à être brûlé vif comme un hérétique. Mais toute la fricassée fut perdue, et les boudins et les andouilles s'en allèrent en fumée. Dans les *Plaideurs*, le chien Citron qui a dérobé un chapon de bonne mine est aussi condamné à mort par Dandin. Mais les larmes ingénues de ses chiots qui ruissellent sur les toges magistrales attendrissent le tribunal.

Ces mœurs archaïques et judiciaires subsisteraient-elles chez nos voisins d'outre-Manche? A Londres, nous dit-on, devant un tribunal de police comparurent l'autre jour un musicien ambulancier et son singe. Ce macaque sait presque autant de choses qu'un homme. Il signe son nom, donne des autographes, fume la pipe, boit du rhum et se grise comme un marin, comme un marin anglais car les nôtres portent bien la toile!

C'est à cause de son singe que le chanteur prit place sur la sellette. Ayant trop bu, sans doute le macaque avait eu le rhum mauvais. Il avait cruellement mordu un petit homme. Comparut-il dans le prétoire, en prévenu libre, comme certains inculpés de l'affaire Stavisky? Ou bien le singe était-il paré d'une ceinture de sûreté? On ne nous le dit pas. Le lion de Juda et la louve romaine absorbent toute l'actualité.

Le tribunal fut insensible aux explications de son maître : — Vous êtes incapable, déclara-t-on, de le conduire dans le droit chemin de la vertu. Il n'a fait que vous singer. Il vous a vu boire : il a bu. Nous prononçons la déchéance paternelle, et nous ordonnons l'internement du mordeur au Jardin Zoologique.

— Plutôt la mort que la cage! aurait déclaré le montreur de singe. Votre jugement est un défi porté à la civilisation. Car mon sapajou a plus de malice et de sagacité que bien des électeurs.

Aux dernières nouvelles, une ballerine des Variétés, Ninette Austral a adressé supplique au tribunal :

— Donnez-moi le singe! Je n'ai pas d'enfant... Je l'adopterai!

On a mis l'animal en observation. Des experts ont été nommés. Ils feront leur rapport. Ils éclaireront la religion des juges sur les mœurs et les habitudes du futur pupille de M<sup>lle</sup> Austral. Il faut croire qu'à Londres les juges, les experts et les danseuses ont du temps à perdre.

## Réconciliation?

Novembre 1935 est-il destiné à marquer dans l'histoire mouvementée de l'Eglise russe à l'étranger le début d'une ère nouvelle aboutissant à une réconciliation définitive? Des espoirs paraissent nettement permis à cet égard : nous n'osons nous prononcer plus catégoriquement.

Rappelons d'abord les antécédents de ce qui vient de se passer à Sremski Karlovtsy (Yougoslavie).

Au début de l'émigration, l'Eglise russe à l'étranger était gouvernée par une « Administration ecclésiastique suprême russe à l'étranger », composée d'évêques et d'archevêques, dont le métropolite Antoine (Khrapovitsky) était le doyen. A la suite du « Concile » de Karlovtsy (1921), lequel adopta une attitude nettement monarchiste et antisoviétique, le patriarche Tykhon, de Moscou, prononça la dissolution de l'A. E. S. R. E. et déclara l'« encyclique » du Concile de Karlovtsy aux émigrés sans valeur canonique aucune (mai 1922). Les évêques émigrés s'inclinèrent... mais ce fut pour reconstituer aussitôt l'A. E. S. E. R. sous les espèces d'un « Synode provisoire de l'Eglise russe à l'étranger », qui avait exactement les mêmes attributions et dont la juridiction souveraine fut reconnue d'abord par l'unanimité de l'Episcopat russe émigré.

Mais en 1926, Monseigneur Euloge « métropolite des Eglises orthodoxes russe d'Europe occidentale » (avec résidence à Paris), qui se regardait comme investi par le Patriarche Tykhon (mort en 1925) de pouvoirs spéciaux, se refusa à reconnaître l'autorité du Synode. Le métropolite Platon, chef de l'Eglise orthodoxe russe aux Etats-Unis, en fit de même.

Alors que ce dernier gouverna ensuite son immense diocèse en toute indépendance et sans se préoccuper des suspensions *a divinis* de Moscou, Mgr Euloge adopta une attitude différente. Il tenta d'abord de continuer à reconnaître l'autorité du métropolite Serge, de Nijni-Novgorod (devenu depuis « Sa Béatitude le métropolite de Moscou et de Kolomna ») *locum tenens* du gardien du trône patriarcal (le métropolite Pierre de Kroutitzy, déporté), bien qu'il fût manifeste que Serge était entièrement sous la coupe des Soviets. Cette attitude plutôt incompréhensible et humiliante dura jusqu'au milieu de 1930 : le 10 juin de cette année Serge révoquait Euloge pour nommer à sa place métropolite des Eglises russes d'Occident l'archevêque orthodoxe de Lithuanie. Mgr Euloge se refusa à accepter cette révocation.

Ici une simple réflexion. L'acte du métropolite Serge lui fut sans aucun doute imposé par les Soviets. Cet acte démontre que ceux-ci ne se comportent pas toujours d'une manière uniformément intelligente. Vu les tergiversations et les hésitations du métropolite Euloge et son évidente répugnance à rompre avec le *locum tenens* même prisonnier des bolcheviks, ceux-ci auraient eu évidemment tout intérêt à faire traîner les choses et à patienter, de manière à permettre à certaines infiltrations sounoises de désagréger peu à peu l'Eglise russe d'Occident...

Fort heureusement, il n'en fut pas ainsi. Bien qu'un peu tard, la rupture avec Moscou finit par avoir lieu quand même.

Les évêques de Karlovtsy avaient jugé, cette même rupture une fois consommée chez eux, pouvoir se passer de toute tutelle. Ils représentaient, estimaient-ils, la vraie Eglise russe et en cette qualité n'avaient à dépendre de personne. Pareille assurance faisait défaut à Mgr Euloge. Aussi demanda-t-il à Photius II, patriarche de Constantinople, de le prendre sous sa dépendance.



Le patriarche « œcuménique » y consentit bien volontiers. Comment pouvait-il en être autrement? Une notable fraction de l'Eglise russe demandait à l'avoir comme chef suprême. C'était là un progrès notable dans le mouvement offensif qui se dessine du côté de Constantinople depuis quelques années et qui est peut-être un des phénomènes politico-religieux les plus curieux de notre époque.

La chute du tsarisme, si elle a privé le Patriarcat œcuménique d'un protecteur puissant, lui a permis de revendiquer à nouveau des prérogatives tombées en désuétude et de réaffirmer son autorité dans des domaines où on n'en entendait plus parler depuis plusieurs siècles. Le Phanar actuel a de plus en plus tendance à se poser en autorité religieuse suprême à l'égard des diverses Eglises orthodoxes nationales. Une de ces Eglises désire-t-elle se détacher de l'Eglise dite patriarchiste de Moscou? Elle sollicite la « bénédiction » de Constantinople. Il en a été ainsi des Eglises orthodoxes de Pologne et de Finlande. Tout récemment on annonçait que celle de Lettonie allait demander à Photius II de la prendre sous son patronage. Un des prédécesseurs de Photius, Grégoire VII, est intervenu il y a une douzaine d'années dans les affaires religieuses de Russie dans un sens défavorable au patriarche Tykhon et favorable à l'Eglise anti-tykhonienne, dite des « rénovateurs » (*obnovlentscheskaïa*). La primauté d'honneur reconnue de tout temps par l'Eglise orthodoxe au Patriarcat œcuménique est en train d'assumer sur bien des points — fait combien caractéristique — des formes d'ordre plus concret et plus positif.

Mgr Euloge est donc devenu exarque du Patriarcat pour les Eglises russes d'Occident (1). Une autonomie complète leur a été concédée : le fait n'en reste pas moins un nouveau gros succès à l'actif du Phanar.

Un point noir de ce côté est nécessairement l'attitude de la Turquie. Kémal (devenu Atatürk sur ses vieux jours) est au mieux avec les bolcheviks russes, tout en pendant haut et court le cas échéant, les rares communistes turcs. A-t-on tenté à Moscou d'exercer sur lui une pression pour qu'il en exerçât une à son tour sur le Patriarcat, pression qui serait de nature à gêner encore la liberté de mouvements de Mgr Euloge et de son clergé vis-à-vis des maîtres de la Russie actuelle? Nous n'en savons rien, mais c'est là une éventualité pénible dont il nous faut tenir compte.

Cependant la rupture était devenue complète entre la rue Daru (Paris) et Karlovtsy. Le concile d'évêques de septembre 1927 frappa le métropolitain Euloge de suspension; toutes fonctions liturgiques célébrées par lui étaient déclarées privées de la grâce, les ordinations conférées par lui devenaient anticononiques et les sacrements administrés par lui n'étaient plus des sacrements. Il était interdit sous peine d'excommunication de demeurer en communion de prières avec lui et son clergé.

Mgr Euloge n'a tenu aucun compte de ces foudres, parce que, a-t-il déclaré, il estimait que les évêques de Karlovtsy n'avaient à aucun titre le droit de les fulminer. Il en eût été autrement s'il avait été frappé par le métropolitain Serge (même simple instrument des maîtres de Moscou!). De ce point de vue — mais de ce point de vue seulement, estimons-nous — le recours au Patriarcat œcuménique se justifie : demi-chef de l'Eglise orthodoxe, Photius II peut protéger efficacement et adéquatement Euloge contre les projectiles spirituels lancés par la main débile d'un vieillard que les Soviets font marcher au doigt et à l'œil.

Cette dernière circonstance n'a pas empêché une partie d'ailleurs insignifiante de l'émigration de continuer à reconnaître

(1) Le Patriarcat a déjà un exarque pour les églises grecques avec résidence à Londres.

l'autorité spirituelle de ce malheureux vieillard. Celui-ci a trouvé dans Eleuthère, métropolitain orthodoxe de Lithuanie, (1) et dans Benjamin, actuellement exarque de l'Eglise « patriarchiste » russe aux Etats-Unis, des prélats à tout faire, lesquels prêchent à tour de bras le « loyalisme » à l'égard des pires ennemis de toute religion qui aient jamais foulé la surface du globe. Détournons-nous d'eux avec les sentiments qu'on devine.

La rupture de Karlovtsy avec Paris a eu des résultats déplora- bles pour l'émigration russe, en grande majorité si dévote. Elle y a semé la zizanie, les discordes, voire la haine; on peut presque dire qu'elle en a fait deux camps ennemis. Les prélats, ceux de l'Eglise dite conciliaire notamment (de celle qui reconnaît l'autorité du Synode de Karlovtsy), sont loin d'avoir toujours contribué à l'apaisement. Le chef de ces derniers en Europe occidentale, l'archevêque Séraphin, ancien archevêque de Finlande, ne déclarait-il pas en 1928, dans une lettre pastorale, que ceux qui fréquentent les églises eulogiennes « mènent leurs âmes à leur perte »? Quel effet pouvaient produire de telles paroles sur des infortunés souvent déjà trop fanatisés?... Il est juste d'ajouter que du côté eulogien il a été, somme toute, fait preuve de beaucoup plus de tolérance et de modération.

Un état de choses aussi déplorable va-t-il enfin prendre fin?

Au mois de mai 1934, le métropolitain Euloge, cédant à la persuasion, entreprenait le voyage de Sremski Karlovtsy et s'y rencontrait avec le métropolitain Antoine. Une réconciliation « personnelle » s'y effectuait entre les deux prélats. Bientôt après un Concile levait les suspenses. Nous nous sommes laissé dire qu'une attitude énergique du regretté roi Alexandre fut pour quelque chose dans une mesure impérieusement commandée cependant par le bon sens le plus élémentaire, les convenances, voire de simples sentiments d'humanité...

\* \* \*

La chronique dite de Nestor nous raconte qu'en 862 les envoyés de Gostomysl, prince de Novgorod, qui demandèrent à des princes varègues (scandinaves) de venir gouverner en Russie, alléguèrent ce motif : « Notre pays est grand et riche, mais l'ordre y fait défaut... » Paroles qui, en ce qui concerne la Russie et les Russes, resteront, je le crains, vraies longtemps encore. Et pour faire régner un peu d'ordre, une intervention étrangère s'imposera inéluctablement de temps en temps...

Il en était ainsi en 862 : il en a été de même en 1935. Voyant que laissés à eux-mêmes, les prélats russes pourraient continuer à se disputer indéfiniment, un étranger est intervenu. Cet étranger était fort heureusement un Slave : Mgr Barnabé, patriarche de Serbie. C'est grâce à ses inlassables efforts qu'une étape peut-être définitive dans la liquidation du schisme vient d'être franchie.

A force d'insistance il a réussi à obtenir que quatre prélats russes représentant respectivement l'Amérique (métropolitain Théophile), l'Europe occidentale (métropolitain Euloge), les Balkans et le Proche-Orient (métropolitain Antoine) et l'Extrême-Orient (l'évêque Dimitri, de Khaïlar, en Mandchourie), se réunissent sous ses auspices à Karlovtsy pour y jeter les bases de la pacification. (2).

Les pourparlers ont été longs et ardu, même pénibles. Parfois on croyait être à la veille d'une nouvelle rupture. Heureusement le patriarche Barnabé veillait...

L'entente a fini par se faire. L'Eglise russe émigrée constituera

(1) Les églises orthodoxes de Lithuanie et du Japon sont, croyons-nous, les seules à reconnaître toujours à l'étranger l'autorité du « patriarchat » de Moscou. Qu'en pensent les gouvernements de Kaunas et de Tokio?

(2) Beaucoup d'autres prélats russes y sont aussi venus; citons notamment Mgr Anastase, métropolitain de Kichinev, un des plus populaires et des plus respectés.



désormais quatre métropolies (correspondant aux quatre régions du globe énumérées ci-dessus). Son organe suprême sera un Concile, lequel se réunira périodiquement et gouvernera l'Eglise par l'intermédiaire d'un Synode permanent. Ici, semble-t-il, c'est le point de vue « conciliaire » qui a prévalu. Par contre le métropolite Euloge reste dans l'obédience du Patriarche œcuménique : sur ce point il est resté intransigeant et a eu gain de cause. Un *modus vivendi* sera provisoirement appliqué à la coexistence de deux juridictions ecclésiastiques parallèles dans les diocèses où pareil état de choses existe. C'est donc dans la pratique et jusqu'à nouvel ordre le *statu quo* dans ce domaine.

Espérons que ce *statu quo* sera aussi court que possible. Malheureusement la certitude fait défaut à ce sujet. Les solutions qui ont eu tant de peine à prendre corps à Sr. Karlovtsy devront être au préalable approuvées par des Congrès diocésains, puis définitivement ratifiées par un nouveau Concile. Puisse l'œuvre de pacification ne pas être entravée par quelque nouveau malentendu ! Puissent les laïcs trop zélés qui se croient spécialisés en matière de « canons (1) » ne pas venir jeter de l'huile sur un feu que d'aucuns ne semblent pas trop désireux de voir s'éteindre — quelque singulière que puisse paraître une telle mentalité !

Car il y va de la paix de l'âme pour des milliers d'hommes et de femmes ayant tout perdu, la patrie y comprise, et qui ont mis leurs suprêmes espoirs dans l'Eglise orthodoxe. Celle-ci ne peut, ne doit pas devenir pour eux le roseau dont parle le prophète Isaïe et qui, non content de se briser sous la main qui s'appuie dessus, la transperce. Elle le deviendrait si le détestable schisme s'éternisait. Il ne doit pas en être ainsi.

\* \* \*

La lettre pastorale par laquelle les métropolites Antoine, Euloge, Théophile et Anastase et l'évêque Dimitri annoncent « à leurs frères et enfants bien-aimés *in Christo* » que la paix a été rétablie entre les deux branches de l'Eglise émigrée est un document historique et de belle allure. « Le Seigneur, y lit-on, nous restitue visiblement ce bien inappréciable après nos tristes divisions religieuses qui ont duré plus de huit ans... » Ces divisions dont les origines étaient d'ordre canonique n'auraient pas présenté un bien grand danger s'il y avait été remédié dès le début. Malheureusement « l'ennemi » — Satan sans doute — « qui toujours s'insurge contre l'Eglise » a soufflé sur l'étincelle, en faisant un incendie dévastateur. « Autour des autels de Dieu il a suscité toute une tempête de passions humaines », laquelle a transformé toute l'émigration religieuse russe en un « royaume divisé contre lui-même ». Les discordes ont pénétré dans les familles dressant le fils contre le père, faisant un objet d'opprobre « de l'orthodoxie elle-même ».

Heureux, ajouterons-nous, ceux à qui leurs opinions — ou leur mentalité — ont servi de bouclier contre une telle rafale, leur permettant de la traverser indemnes...

« Mais, poursuit le *poslanie*, la Providence divine veillait sur nous visiblement nous sauvant de nous-mêmes. Au milieu de la tourmente générale elle s'était réservé un reliquat d'élus. » C'est grâce à ces élus que la paix a fini par venir. La lettre pastorale en narre très brièvement les étapes et résume les résultats obtenus. L'accord intervenu a été sanctionné par le fait que les prélats russes des deux obédiences ont communié tous ensemble à deux messes successives. Que toutes les disputes et les dissensions prennent donc fin, « que soient vouées à un oubli complet

(1) Il est indubitable que la grande majorité des Russes qui aiment à invoquer les « canons » ne seraient pas capables d'en citer un seul. Il est non moins indubitable que cette artillerie *sui generis* a fait le plus grand tort au cours de tout le conflit à la cause de la pacification.

toutes les offenses et afflictions réciproques » ! « Ne détruisez pas la paix par l'exubérance même de votre zèle », ajoute sagement le *poslanie*.

La lettre pastorale demande aux fidèles de prier pour l'Eglise Mère de Russie et de « baiser ses liens » et rend hommage à l'activité bienfaisante du Patriarche serbe. Les émigrés sont conviés à s'armer de patience en attendant la réalisation des projets arrêtés à Sremski Karlovtsy.

\* \* \*

Deux réflexions à propos de ce document et du schisme russe en général, avant de finir.

La première sera une expression de désappointement. Je m'étais habitué à regarder le Russe cultivé de notre époque comme essentiellement large et tolérant en matière de religion. Je parle ici du Russe cultivé *croquant*. Il me semblait qu'à cet égard d'autres nationalités et d'autres confessions religieuses pourraient utilement prendre exemple sur lui... Devant certaines manifestations du fanatisme religieux dont le schisme de 1926-1935 nous a donné l'exemple, devant l'acharnement et l'étroitesse de vues de certains adhérents de l'Eglise « conciliaire (1) », je commence à me demander si je n'aurais pas péché par excès d'idéalisation et s'il n'y aurait pas lieu pour moi de mettre un peu d'eau dans mon vin. Il est vrai que les luttes fratricides sont d'une âpreté toute particulière et qui peut ne pas se rencontrer ailleurs.

Secondé réflexion. Pour un catholique, le récent schisme sera sans doute une preuve de plus de la nécessité pour toute Eglise d'un chef suprême dont la parole fasse loi. A certains égards et toutes proportions gardées, ce point de vue est aussi le mien. Mais ici il s'agit d'autre chose. Dans la Russie d'avant la révolution le tsar et son *ober-prokouror* du Saint-Synode (créé par Pierre le Grand en 1721) étaient tout-puissants dans l'Eglise. J'avais toujours exécré ce *bureaucratopapisme*, pour employer une expression de Mgr Euloge. Force m'est cependant de constater aujourd'hui que devenus entièrement libres et indépendants de tout pouvoir civil (abstraction faite évidemment des égards dus à l'autorité civile des pays où ils résident), les prélats russes se sont vite trouvés en désaccord les uns avec les autres et nous ont offert le tableau d'une très regrettable désunion... Qu'en conclure ? Rien, sinon que sur ce point aussi, comme sur maints autres, l'ancien régime était moins dans son tort qu'on ne pourrait le croire de prime abord. Car enfin, quelque anticanonique que fût l'institution de l'*oberprokouror*, elle faisait au moins régner l'ordre, la discipline et une apparence d'unité...

Comte PEROVSKY.

(1) Je tiens à préciser cependant qu'il est un point sur lequel je sympathise avec cette Eglise pleinement : dès le début elle a adopté à l'égard de l'Eglise de Russie un point de vue que je trouve d'une justesse impeccable, à savoir que cette Eglise étant aux mains des bolchevistes, il ne pouvait être question de subordination à son égard. « Mais c'est l'évidence même », vous écrierez-vous. Soit. Mais d'autres n'ont-ils pas mis une lenteur déconcertante à comprendre cette triste vérité ?...

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits



# Madame Curie <sup>(1)</sup>

L'ENFANCE DE MARIE SKLODOWSKA

Le 7 novembre 1867 naissait à Varsovie Marie Sklodowska, qui devait un jour devenir immortelle sous le nom de M<sup>me</sup> Curie. Son père était professeur de mathématiques et de physique dans un lycée de cette ville; sa mère dirigeait une école de jeunes filles.

Marie Sklodowska était la dernière de cinq enfants. Son frère, le D<sup>r</sup> Sklodowski, devint un médecin distingué. L'aînée de ses sœurs mourut jeune. La seconde fit sa médecine à Paris et épousa le D<sup>r</sup> Dluski, et devenue veuve, se consacra à l'Institut du Radium de Varsovie. La troisième, M<sup>me</sup> Szalay, continua la carrière de ses parents.

Marie Sklodowska n'avait que neuf ans lorsqu'elle perdit sa mère.

Le futur Prix Nobel n'eut rien d'un enfant prodige. Ce fut une élève studieuse et appliquée toujours la première de sa classe, qui manifestait un goût très marqué pour les spectacles et surtout pour la nature. Après avoir terminé ses études secondaires, obligée de gagner sa vie, elle alla comme institutrice privée d'abord à la campagne, puis à Varsovie. Sa vocation scientifique lui vint tôt par l'enseignement de son père et par la fréquentation d'un petit laboratoire municipal de physique et de chimie dans sa ville natale.

En novembre 1891, grâce aux économies qu'elle avait faites, afin de pouvoir entreprendre des études scientifiques supérieures, elle partit pour Paris.

A Paris, la jeune étudiante polonaise dut se contenter d'une petite chambre chichement meublée dans le quartier des Ecolés. Seuls des livres peuplaient sa solitude. Elle suivit assidûment les cours de la Sorbonne, passa sa licence ès sciences physiques en 1893, et sa licence ès mathématiques en 1894; puis elle fréquenta le laboratoire de Lippmann, où elle se fit remarquer par son habileté à conduire les recherches, par ses facultés organisatrices et surtout par son indomptable ténacité.

En 1894, elle rencontra Pierre Curie, chez un de ses compatriotes, le professeur Kowalski.

PIERRE CURIE

Pierre Curie, fils du D<sup>r</sup> Curie, était né le 15 mai 1859. Il n'alla point au lycée; des leçons particulières le menèrent au baccalauréat; puis il suivit les cours à la Faculté des Sciences. Son père l'avait initié à la discipline de l'expérimentation scientifique, et son frère, Jacques Curie, préparateur à l'Ecole de pharmacie, l'avait souvent fait assister aux travaux de laboratoire de cette école. Quand Pierre Curie eut passé sa licence, à dix-neuf ans, il devint, à la Sorbonne, préparateur du professeur Desains qui l'avait remarqué (1878). Cinq ans plus tard, il fut nommé chef des travaux à l'Ecole de physique et de chimie industrielle. Il devait y rester douze ans.

Pendant cinq ans, il se livra à des recherches sur les ondes calorifiques (*Etudes sur les longueurs d'ondes calorifiques et sur la distribution de la chaleur dans le spectre*).

(1) Dans la collection des *Célébrités d'hier et d'aujourd'hui* (Denoël et Steele, Paris), où ont déjà paru un *Pétain*, un *Mussolini*, un *Roi des Rois* et un *Staline* de la plus remarquable qualité, M. Jean Hesse, qui est à la fois un écrivain de talent et un éminent spécialiste de la vulgarisation scientifique, publiera bientôt une étude, claire et complète, abondamment illustrée, sur M<sup>me</sup> Curie. Nous en donnons aujourd'hui, en primeur, ces extraits.

Il entreprit ensuite un travail sur les cristaux, en collaboration avec son frère, qui après avoir passé sa licence, était préparateur de Friedel au laboratoire de minéralogie de la Sorbonne. Ce travail les conduisit à la découverte de la *piézo-électricité*, propriété que possèdent certains cristaux, tels que le quartz, de dégager de l'électricité quand on les comprime d'une certaine façon.

Puis, à la suite de recherches au laboratoire de physique, ils construisirent un appareil nouveau, le *quartz piézo-électrique*, qui sert à mesurer de faibles quantités d'électricité. Cet appareil devait rendre plus tard de grands services à la radioactivité. Enfin ils inventèrent, pour la commodité de leurs recherches, un nouvel électromètre appelé depuis l'*électromètre Curie*.

En 1883, Jacques partit à Montpellier comme maître de conférence de minéralogie. Pierre continua seul ses recherches sur les cristaux.

Ce grand garçon timide, silencieux et doux, au visage méditatif jusqu'à la tristesse, avait déjà l'admiration du monde savant : le vieux lord Kelvin le consultait avec déférence, et cependant il travaillait dans un laboratoire misérable pour 300 francs par mois.

Marie Sklodowska revit le jeune savant à la Société de Physique et au laboratoire. Une grande amitié naquit entre eux et Pierre Curie lui demanda bientôt de partager son existence.

Marie Sklodowska hésita. Ayant grandi dans une atmosphère de patriotisme entretenue par l'oppression exercée sur la Pologne, elle ne voulait pas abandonner son pays, ni sa famille.

Au début des vacances, elle quitta Paris pour rejoindre son père en Pologne. Pierre Curie lui écrivit des lettres admirables :

« Ce serait une belle chose, à laquelle je n'ose croire, que de passer la vie l'un près de l'autre, hypnotisés dans nos rêves : *notre rêve* patriotique, *notre rêve* humanitaire et *notre rêve* scientifique. De tous ces rêves-là, ce dernier seul est légitime. »

Marie Sklodowska revint en octobre poursuivre ses études.

En 1895, sur les conseils de ses amis, Pierre Curie passa sa thèse, en dépit de son aversion à l'égard de tous les titres. Nommé alors professeur à l'Ecole de physique et de chimie le 25 juillet 1895, il épousait Marie Sklodowska.

Les deux époux ne possédaient que de très petites ressources. Ils trouvèrent un petit appartement de trois pièces avec une belle vue sur un jardin. Quelques meubles leur furent offerts par leurs parents. Un membre de leur famille leur ayant donné un peu d'argent, ils achetèrent chacun une bicyclette; leur voyage de noces se passa en promenades à la campagne, où, au grand air, ils prirent de nouvelles forces, avant de retourner au laboratoire.

DÉCOUVERTE DU RADIUM

Dès lors allait commencer une étonnante collaboration. Aux qualités de Pierre Curie allaient s'ajouter l'esprit déductif, l'énergie et la particulière ténacité de Marie Sklodowska. En physique, de grands événements se préparaient. Depuis quelques années, l'étude des décharges électriques dans les gaz préoccupait tout particulièrement les physiciens. Une lutte était engagée autour de la théorie des phénomènes dont les tubes à vide sont le siège.

Les tubes à vide, construits d'abord par *Geissler*, sont de simples tubes de verre aux extrémités desquels sont adaptés des fils d'aluminium appelés électrodes et dans lesquels on a fait le vide à un degré plus ou moins élevé. Si on met en relation les fils avec les pôles d'une bobine d'induction, on voit, quand la pression est de 1 centimètre de mercure, une sorte de colonne lumineuse rouge partir de l'électrode relié au pôle (anode)



pour se terminer à une certaine distance de l'électrode de sortie (ou cathode).

Si on augmente le vide (1 mm. de mercure), on voit la lumière positive, d'abord simple cordon, emplir peu à peu la section du tube et finir par se résoudre en couches alternativement brillantes et obscures. La cathode s'entoure d'une gaine lumineuse. En accentuant encore le vide (quelques millièmes de millimètre de mercure), la colonne lumineuse disparaît. Il part de la cathode des rayons cathodiques dont la rencontre avec la paroi du tube provoque sa fluorescence (tubes de Crookes); les Anglais, à la suite de Crookes, voyaient dans ces rayons un transport de lumière; les Allemands, épousant les idées de Goldstein, les attribuaient à un phénomène ondulatoire; Jean Perrin (1895) montra que les rayons cathodiques se composent de particules chargées négativement, c'est-à-dire d'électrons. Ces électrons sont animés de formidables vitesses (elles peuvent dépasser 100,000 km. à la seconde); ils proviennent des atomes du gaz résiduel ou du métal de la cathode). Röntgen découvrit ensuite que tout obstacle frappé par ces électrons ou rayons cathodiques donnait lieu à des rayons d'une espèce toute nouvelle : les rayons X qui traversaient tous les écrans et qui étaient révélés par les plaques photographiques ou les plaques fluorescentes.

Dans le tube à vide de Crookes, la source des rayons X était la tache fluorescente produite sur la paroi par l'arrêt du faisceau des rayons cathodiques. Henri Poincaré se demanda si, réciproquement, une émission de rayons X n'accompagnait pas la production de toute autre fluorescence. C'est en essayant de vérifier cette hypothèse fautive que Henri Becquerel allait découvrir un rayonnement spontané.

Ayant enveloppé une plaque photographique avec deux feuilles de papier très épais et ayant posé sur la feuille de papier, à l'extérieur, une plaque de matière phosphorescente (sel d'uranium), il exposa le tout au soleil pendant plusieurs heures. En développant la plaque photographique, il reconnut qu'elle avait été impressionnée. L'hypothèse de Poincaré semblait exacte (communication du 24 février 1896 sur *Les radiations émises par phosphorescences*).

Le 3 mars, Becquerel indiquait qu'ayant omis d'exposer le même sel à la lumière, il avait obtenu la même impression sur la plaque, ce qu'il attribua à une phosphorescence de longue durée. A la suite d'autres expériences, il nota que, même non phosphorescent, l'uranium émettait ce rayonnement presque semblable aux rayons X. Mais, prisonnier de son hypothèse, il attribuait ce phénomène à une phosphorescence invisible.

C'est à une femme qu'il allait être donné de préciser l'importance de ce rayonnement et de découvrir le radium.

En effet, la même année, après avoir été reçue première à l'agrégation, Marie Curie, voulant devenir docteur ès sciences, choisit comme sujet de thèse l'étude des rayons uraniques.

Pour mesurer les courants très faibles que l'on peut faire passer dans l'air, rendu conducteur de l'électricité (ionisation) par les rayons de l'uranium, Marie Curie utilisa une méthode inventée par les frères Curie et qui consistait à compenser, sur un électromètre Curie sensible, la quantité d'électricité apportée par le courant, par celle que peut fournir un quartz piézo-électrique. Elle trouva que le rayonnement des composés d'urane était une propriété atomique de l'uranium.

Elle chercha alors si l'uranium était le seul métal à jouir de cette propriété, et se mit à étudier systématiquement toute une série d'autres substances, et notamment des sels naturels.

Elle trouva que, parmi ces corps, seuls les composés de thorium émettent des rayons analogues à ceux de l'uranium, constituant à leur tour une propriété atomique du thorium.

Elle proposa d'appeler *radioactivité* cette nouvelle propriété de la matière manifestée par l'uranium et le thorium, et *radio-éléments* les corps ayant cette propriété.

Au cours de sa recherche, elle constata que, parmi les minerais radioactifs, deux, la *pechblende* (oxyde d'urane) et le *chalcolite* (phosphate double de cuivre et d'uranyle), étaient beaucoup plus actifs que l'uranium lui-même (note du 12 avril 1898 sur *Les rayons émis par les composés de l'uranium et du thorium*).

Cette anomalie lui causa une grande surprise, et quand elle fut bien certaine qu'il ne s'agissait pas d'une erreur d'expérience, Marie Curie émit l'hypothèse que les minéraux d'uranium et de thorium contenaient en petite quantité une substance nouvelle beaucoup plus fortement radioactive que les corps radioactifs connus. Il ne restait plus, pour vérifier cette hypothèse, qu'à rechercher cette nouvelle substance.

Vivement intéressé par la question, Pierre Curie abandonna son travail sur les cristaux — provisoirement, croyait-il, — et se joignit à sa femme.

Ils choisirent comme minéral de départ la *pechblende*, quatre fois plus active que l'oxyde d'urane.

Le 18 juillet 1898, Pierre et Marie Curie annoncèrent à l'Académie des Sciences l'existence d'une substance radioactive nouvelle contenue dans la *pechblende*.

« Nous croyons que la substance que nous avons retirée de la *pechblende* contient un métal non encore signalé, voisin du bismuth par ses propriétés analytiques. Si l'existence de ce nouveau métal se confirme, nous proposons de l'appeler *Polonium*, du nom du pays d'origine de l'un de nous. »

Enfin, le 26 décembre 1898 parut une *Note sur une nouvelle substance radioactive contenue dans la pechblende*, note signée de Pierre Curie, de M<sup>me</sup> Curie et de G. Bémont. Elle fut présentée par Becquerel.

« Au cours de nos recherches, disaient les auteurs, nous avons rencontré une deuxième substance fortement radioactive et entièrement différente de la première par ses propriétés chimiques. Elle a toutes les apparences chimiques du baryum presque pur.

« ... La nouvelle substance radioactive renferme un élément nouveau, auquel nous proposons de donner le nom de *radium*. » L'élément radium était découvert, il ne restait plus qu'à isoler le polonium et le radium; mais dans les produits les plus radioactifs, ces éléments n'étant qu'à l'état de traces, il fallait donc partir de matières premières en quantités infiniment plus grandes que celles que les Curie avaient déjà traitées.

Sur leurs propres ressources, ils firent venir plusieurs tonnes de résidus de fabrication des sels d'uranium extraits de la *pechblende* de Joachimstahl (Bohême). Il leur fallut trouver ensuite un local pour faire leurs traitements chimiques.

Pierre Curie, chef des travaux à l'Ecole de physique, pouvait utiliser pour ses recherches, dans la mesure où les besoins du service le permettaient, les ressources du laboratoire d'enseignement, où il dirigeait les manipulations. Dans ce laboratoire d'élèves, aucune salle ne lui était destinée spécialement, Curie occupait avec sa femme un atelier vitré, situé au rez-de-chaussée et servant de magasin et de salles de machines. Ne pouvant songer à effectuer des traitements chimiques sans détériorer les appareils, ils prirent possession d'un hangar abandonné en face de l'atelier. Dans ce hangar au sol bitumé, dont le toit vitré les abritait incomplètement contre la pluie, qui faisait serre en été, et qu'un poêle en fonte chauffait bien mal en hiver, « nous avons passé, dit M<sup>me</sup> Curie, les meilleures et les plus heureuses années de notre existence, consacrant au travail des journées entières.

« Tout le matériel se composait de vieilles tables de sapin



usées, sur lesquelles je disposais mes précieux fractionnements de concentration du radium... et je me souviens du ravissement que nous éprouvions quand il nous arrivait d'entrer la nuit dans notre domaine et que nous apercevions de tous les côtés les silhouettes faiblement lumineuses des produits de notre travail. »

» Ces quantités infinitésimales de matières disséminées et comme perdues dans des masses énormes, dit H. Poincaré, que de patience, de soin, d'attention constante ne leur fallut-il pas pour n'en pas perdre de vue les traces à peine visibles, les concentrer sans en rien perdre et, finalement, les rassembler en quelques grains de riche poussière! »

Admirable mission du savant que rien ne rebute ni ne décourage. Ce n'est que des années plus tard que M<sup>me</sup> Curie, se souvenant du lamentable laboratoire dans lequel son mari et elle découvrirent le radium, invoquera la plaidoirie de Pasteur :

« Si les conquêtes utiles à l'humanité touchent votre cœur, si vous restez confondus devant les effets surprenants de la télégraphie électrique, du daguerrotype, de l'anesthésie et de tant d'autres découvertes admirables; si vous êtes jaloux de la part que votre pays peut revendiquer dans l'épanouissement de ces merveilles, prenez intérêt, je vous en conjure, à ces demeures sacrées que l'on désigne du nom expressif de laboratoires. Demandez qu'on les multiplie et qu'on les orne : ce sont les temples de l'avenir, de la richesse et du bien-être. C'est là que l'humanité grandit, se fortifie et devient meilleure. »

La presse de l'époque ne souffla mot de la note de Pierre et de Marie Curie. Ce silence de la presse, à l'endroit d'une des plus étonnantes découvertes des siècles, dura quelques années, pendant lesquelles les Curie ne cessèrent d'accumuler les découvertes relatives aux singulières propriétés du nouveau métal.

En 1900, les Curie s'adjoignirent un jeune collaborateur, A. Debierne. Il découvrit une nouvelle substance radioactive, qui précipitait avec les métaux du groupe du fer. Il l'appela *actinium*.

En 1902, M<sup>me</sup> Curie parvient à purifier quelques milligrammes de chlorure de radium qui lui permirent de déterminer le poids atomique du radium. Dès lors, la preuve absolue était faite de l'existence du radium, ayant un pouvoir de rayonnement plus d'un million et demi de fois supérieur à celui de l'uranium.

#### LA GLOIRE

A la fin de l'année 1903, une nouvelle éclata comme un coup de tonnerre : le prix Nobel de physique était attribué à Henri Becquerel, à Pierre et à Marie Curie. Si Becquerel était célèbre, les Curie étaient totalement inconnus du grand public. Une fois de plus, l'étranger venait de révéler à l'admiration de leur pays deux grands Français.

On nomma Pierre Curie professeur à la Sorbonne et on créa pour lui une chaire spéciale : « Physique et Radioactivité ». On voulut lui donner la Légion d'honneur : il la refusa et écrivit au ministre : « Je n'éprouve pas du tout le désir d'être décoré, mais j'ai le plus grand besoin d'avoir un laboratoire. »

En 1905, l'Académie des Sciences l'accueillit dans son sein. Tant de bruit effarouchait cet homme si modeste, qui n'aimait la Science que pour elle-même et pour qui cette notoriété n'était qu'un accident importun, ennemi de son travail et de son repos.

Le 17 avril 1906, Pierre Curie fut écrasé par un camion à l'entrée de la rue Dauphine, près du Pont-Neuf.

Ainsi disparaissait à moins de quarante-sept ans cet homme de génie, qui était aussi un héros. Il aimait la campagne, la vie libre, les fleurs, « les choses les plus douces de cette vie », et

volontairement il y avait renoncé pour faire « une réalité de son rêve ». Les sacrifices imposés à tous les savants, il les avait accomplis en pleine conscience et non comme un illuminé, qui ne sent point la douleur et ignore la mélancolie.

Cet accident stupide mettait fin à une collaboration où, dit Henri Poincaré, « les qualités naturelles de l'homme et de la femme s'étaient trouvées si heureusement associées qu'elle n'avait pas été seulement un échange d'idées, mais avant tout un échange d'énergie, sûr remède contre ces découragements, passagers auxquels tous les chercheurs sont exposés. »

M<sup>me</sup> CURIE

Ainsi M<sup>me</sup> Curie se trouvait veuve à trente-neuf ans, avec deux petites filles, au moment où, délivrée des soucis matériels, elle pouvait espérer couler des jours heureux, consacrés à la science et à l'amour. Elle avait été longtemps à l'école de la pauvreté. Avant son mariage, pendant quatre ans, elle avait occupé une mansarde qui, a-t-elle écrit, était si froide en hiver et si mal chauffée par un petit poêle dans lequel le charbon manquait souvent, qu'il n'était pas rare que l'eau gelât la nuit dans une cuvette. Dans la même chambre, elle préparait ses repas à l'aide d'une lampe à alcool, se contentant souvent de pain, d'une tasse de chocolat, d'œufs ou de fruits.

Après son mariage, pendant trois ans, elle avait habité un petit logement de la rue de la Glacière, où elle faisait le ménage et la cuisine avant d'aller, au laboratoire, brasser, à l'aide d'une tige de fer, dans des marmites de terre ou de fonte, les produits qu'elle analysait avec son mari.

A la naissance d'Irène Curie, en 1897, la vie s'était compliquée encore. Elle avait abandonné la rue de la Glacière pour le boulevard Kellermann. C'est là qu'un soir de printemps on lui avait rapporté son mari sans vie. Tout s'écroulait. Elle ne perdait pas seulement le compagnon, mais l'ami spirituel, le savant avec lequel elle avait travaillé sans compter. Pourrait-elle continuer seule les recherches au laboratoire? Aurait-elle le temps et les ressources nécessaires?

Heureusement, la voix du monde scientifique s'éleva unanime. « Il faut que cette femme dont le génie fut égal à celui de Curie ait les moyens de poursuivre les travaux commencés. Il faut qu'on mette à sa disposition un laboratoire comme ceux que possèdent les maîtres de la Sorbonne. Le plus beau monument qu'on puisse élever à la mémoire de Curie sera celui que lui érigera sa propre femme continuant son œuvre. »

Le ministre fit mieux que lui donner un laboratoire. Il la nomma, à la place de son mari, professeur à la Faculté des Sciences de Paris. C'était la première femme admise à l'honneur de professer à la Sorbonne.

#### NOUVEAUX TRAVAUX ISOLEMENT DU RADIUM

Les envieux prétendaient qu'après la mort de Pierre Curie plus rien de bon ne sortirait du laboratoire pauvre et illustre où était né le radium. M<sup>me</sup> Curie allait leur démontrer le contraire. Avec les disciples de son mari et ses propres élèves, elle poursuivit ses recherches. Aidée par Debierne, elle parvint, en 1910, à isoler par électrolyse le radium de son chlorure, en utilisant une cathode de mercure : ce métal était chassé ensuite de l'amalgame par distillation dans le vide.

En 1911, *Darboux* et *Appell* proposaient la candidature de M<sup>me</sup> Curie à l'Académie des Sciences. Pour la première fois, une femme allait-elle être élue sous la Coupole? Ce fut *Branly* qui fut élu. Mais à la fin de la même année, M<sup>me</sup> Curie obtenait



une éclatante revanche. Fait unique dans les annales des prix Nobel, elle recevait pour la seconde fois un prix Nobel : celui de chimie.

Elle publia alors un admirable *Traité de radioactivité*. Puis elle enseigna le moyen de doser le radium par mesure de l'émanation dégagée : elle fixa la constante de l'émanation, fournissant ainsi à la pratique médicale des bases scientifiques de la plus grande utilité pratique.

Au Congrès de Bruxelles, la même année, M<sup>me</sup> Curie reçut les hommages des physiciens et des médecins spécialistes du monde entier, et on appela « curie » l'unité de mesure pour l'émanation. Elle fut chargée de constituer l'unité internationale du radium, qui repose depuis au Pavillon de Breteuil, avec le mètre étalon

JEAN HESSE.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

Hélène Boucher

Antoine Redier, l'historiographe de Louise de Bettignies, l'héroïne lilloise « qui à l'intérieur des lignes ennemies demeura une flamme de la résistance », devait l'hommage de sa plume, de son beau talent fait de précision et de chaleur, à *Hélène Boucher*, héroïne de l'air, jeune gloire des ailes françaises, tombée, à vingt-six ans, à Guyancourt, le vendredi 30 novembre 1934. L'une a péri sous les coups des Allemands, l'autre, sur le *Rafale*, au service de la firme Caudron-Renault. Ce service, elle l'envisageait comme un devoir, elle s'y prodigua, pendant le concours de l'Aéronautique, pour exhiber ce formidable bolide à des pilotes étrangers.

Au reste, dans la préface dont il honore l'ouvrage d'Antoine Redier, le général Denain, pilote aviateur, porte très haut, élève jusqu'aux nues, comme il sied, les exploits de l'aviation féminine qui, à première vue, exciterait plutôt l'étonnement, la stupeur de nos âmes bourgeoises que l'admiration et l'enthousiasme. « Du point de vue aérien, je ne répéterai jamais assez, écrit-il, combien les vocations féminines nous sont indispensables dans le domaine de l'air. » L'eussions-nous deviné, nous, gens rassis, de juste milieu, terre à terre, toujours en défiance de ces têtes en l'air ? Nous voilà détrompés. « Qu'une frêle jeune fille (Hélène était d'ailleurs robuste) puisse réunir dans son cœur et dans sa main assez de force, d'initiative et de sagesse pour battre des records d'altitude et de vitesse, cela dit assez de quoi nous serions privés sans cet appoint providentiel, sans cette leçon de vaillance et d'habileté qui surprend et émeut nos cœurs de pilotes, endurcis pourtant contre tous les risques professionnels, »

Il paraît donc « indispensable » à ces hommes de bronze indifférents au danger que soit proposée en exemple, comme stimulant supplémentaire de leur impassible vaillance, la sublime faiblesse de la femme. Cependant, comme si un remords s'éveillait en lui, il termine sa préface non par un coup de clairon, mais par un souhait tempéré de prudence. « Il serait facile de mettre sous quantité d'exploits aériens des noms de femmes, mais nous voudrions que leur soit épargnée la dramatique apothéose qui vaut à Hélène Boucher les honneurs du beau livre que vous allez lire avec gravité. »

Ah ! prenez garde, général, vous allez tarir la source du beau lyrisme d'Antoine Redier...

Est-ce que ce dramatique dénouement n'est pas le salaire du

métier, comme disait Alphonse XIII, des attentats contre la personne royale, la rançon de la gloire ? Hélène, qui volait comme l'oiseau, qui filait comme une flèche à travers l'espace, ne s'est pas défendue de cette sombre ou radieuse prévision, à votre choix, elle a constamment répété : « *J'aurai mon accident* ».

Ça n'empêche qu'à de certaines heures elle se serait bercée de l'espoir de finir autrement qu'en se brisant le corps dans un atterrissage trop violent. A la collaboratrice d'un journal de modes, venue l'interviewer, elle disait : « Je suis heureuse et l'idéal que je poursuis remplit ma vie. Mais si, un jour, je rencontre mon compagnon de route, j'abandonnerai l'aviation pour me donner à mon mari, à mon foyer, à l'éducation de mes enfants », elle n'a pas ajouté : « ...et en faire des aviateurs et des aviatrices ». M. Redier ne se tient pas de contentement devant cette perspective bourgeoise d'une héroïne. « Nous vous bénissons, Léo, pour cette *parole sainte*; nous vous bénissons parce que vous étiez belle, courageuse, invincible, et que vous nourrissiez cependant dans votre cœur d'amoureuse le rêve d'appuyer un jour votre tête volontaire sur une épaule masculine. »

Mais, vous n'y pensez pas, Antoine Redier, si l'avion de Léo s'était posé sur le pot-eu-feu, elle ne reposerait pas aux Invalides, à côté de Napoléon, et votre chant d'épopée aérienne ne se mêlerait pas au vrombissement de ces célestes moteurs qui sont souvent d'infemales machines.

Le vœu d'Hélène de finir en paix domestique plutôt qu'en gloire triomphante célébrée par l'histoire n'est pas d'ailleurs pour nous déplaire : il atteste que cette sportive surhumaine restait femme par quelque endroit. Sa cuirasse n'était pas sans défaut. Elle avait des phobies, peur des araignées, des sauterelles, du froid, elle était timide et rougissante devant l'éloge, elle avait des heures de mélancolie, signe des grandes âmes, dit Redier, qui se mesurent à la hauteur inaccessible de leur idéal, mais aussi signe des âmes sensibles qui ne trouvent pas toujours la plénitude souhaitée. C'est le charme du livre de nous la montrer telle qu'elle fut non pas amazone indomptable, marmoréenne, mais à la fois volonté de fer et cœur tendre et délicat, ardente et réfléchie, volontaire, presque impérieuse et obéissante, fière et modeste, spontanée et maîtresse d'elle-même, d'allure dégagée et néanmoins d'une tenue qui en imposait même aux officiers aviateurs à ce point qu'un des leurs disait à Redier : « Quand cette petite arrivait, nous devenions des ambassadeurs. » Bref, celle que les Douze Heures d'Angers et les terribles épreuves d'Istres ont sacrée reine de l'air, parvenue à vingt-six ans au faite des honneurs, fut toute sa vie le type de la jeune fille française.

Il n'y a pas à épiloguer sur le choix de sa carrière. Elle a obéi



à une voix, à l'instar de Jeanne d'Arc, elle a cédé à une vocation irrésistible.

Fille d'un architecte de modeste aisance, envoyée en Angleterre pour apprendre l'anglais, impatiente de se débrouiller, tête du dessin, de la couture, n'y trouve pas sa voie, quand à vingt et un ans elle ouvre un petit magasin de modes. Qui l'eût dit? Le piège était là. Elle s'éprend de l'aviation en vendant à des clientes aviatrices des casques de cuir, en rôdant autour des hangars, tant et si bien qu'on lui a donné un jour le baptême de l'air et qu'un riche industriel de Mont-de-Marsan, cherchant des pilotes et des élèves pour son école de pilotage, distingue Hélène et l'embauche. Ce qu'il lui a fallu de courage, d'opiniâtreté pour affronter la carrière où elle veut entrer et où une femme n'y peut gagner sa vie que par la conquête de la célébrité, ce qu'il lui a fallu d'audace, d'ambition, de ténacité pour forcer l'entrée de ce monde avec un simple brevet de tourisme : cela dépasse toute imagination.

Elle s'entraînera par sa volonté jusqu'aux cimes. Elle s'engage pour des exhibitions, elle se met au service de constructeurs pour gagner des records à leurs machines. Dotée du brevet T. P., de transports publics, elle est marraine des baptêmes de l'air pour amateurs. Mais elle a beau s'évertuer, elle ne parvient pas à décrocher d'engagement comme pilote de ligne ou d'avions postaux. Alors elle n'hésite pas, il lui faut, coûte que coûte, son avion à elle, pour courir sa chance, comme sa caravelle à Colomb pour découvrir un monde, comme son navire à Jason pour conduire les Argonautes à la conquête de la Toison d'Or. Elle l'achète à tempérament et cette lourde dépense pèsera sur elle sans relâche; elle n'en sera libérée que la veille de sa mort.

Une fois son « Aéro » en mains, elle cingle sur l'Indo-Chine, pour l'atteindre seule, par étapes. Elle décolle, elle bondit, elle franchit les frontières de l'Europe, elle traverse les déserts de l'Asie. Hélas! l'appareil a flanché, elle ne dépassera pas Bagdad, elle atterrit en plein bled, tenant tête par sa dignité aux indigènes crasseux venus à son aide. Quand sa panne est réparée, elle reprend sa route et revient, seule, toujours seule. On l'entoure, on lui prodigue les marques de l'admiration pour sa splendide performance. Mais elle n'y prête pas l'oreille, elle verse des larmes sur cette demi-victoire, comme sur une totale défaite. Au demeurant, elle ne se bornera pas aux vols réguliers et même aventureux. Pour acquérir une absolue maîtrise, elle se livre aux exercices de haute voltige, à la plus périlleuse acrobatie.

Ne l'accusez pas de folle ambition, elle n'ambitionne que la perfection. Désormais, assouplie, entraînée, sûre d'elle-même, en possession de toutes ses ressources et de toutes ses énergies, elle bat les records d'altitude, de vitesse, de base en quelques mois et la voilà consacrée la femme la plus vite du monde, et, ajoute son biographe, la plus sage.

Mais d'où vient à M. Redier sa défiance envers « les journalistes, les correcteurs d'imprimerie, férus de beau langage et prompts à rectifier en remplaçant vite par rapide? Mais Bossuet pas moins que M<sup>me</sup> de Sévigné emploie vite comme adjectif ou adverbe, et tout de même, il ne faut pas exagérer notre réputation d'ignorance.

Parvenue tout à coup au sommet de la renommée, je ne dis pas de la fortune, car l'argent n'a suivi la gloire qu'à distance, Hélène garda toutes les qualités de la femme. Et l'auteur épanche son admiration en strophes du plus touchant lyrisme.

« Il nous plaît, Hélène Boucher, que vous ayez préféré cette choucroute à ce souper. Vous saviez vivre et ne refusiez aucun hommage. » Allusion à un souper fin, en société, décliné et suppléé par une choucroute prise n'importe où, mais à trois seulement.

» Nous vous aimons parce que vous avez été courageuse, parce que votre volonté régnait sur tous les appétits qui étaient dans votre cœur et dans votre corps, les hauts mais aussi les moindres. Maillet la taquinant lui avait reproché la cigarette : « Vous aimez trop les bonnes choses, Léo. On ne peut pas être » ainsi et garder son cran. » Et, pendant deux ans, elle ne porta plus une cigarette à ses lèvres.

» Nous vous aimons parce que vous avez servi jusqu'à l'immolation, jouant votre vie, certes, mais le sachant, ayant fait dès vos premiers vols le don total de vous-même aux ailes.

» Nous vous aimons, petite Minerve, pour votre sagesse, votre prudence, votre circonspection dans une carrière dont cette vertu n'est pas la prérogative.

» Nous vous aimons pour votre obéissance, qui donne la leçon aux affranchies d'aujourd'hui, lesquelles se croient libres parce qu'elles font n'importe quoi, spécialement des sottises.

» Nous vous aimons, parce que vous étiez triste, à vos heures, signe de votre grandeur.

» Aux femmes vous avez montré jusqu'à quelles cimes peut tendre leur volonté.

» Aux garçons vous apprendrez à ne pas courir étourdimement vers l'aviation, mais à se donner à elle gravement, en soldats. »

J'acquiesce à ce noble langage où l'on sent que Redier vibre à l'unisson de l'héroïne. Avec lui, je salue Hélène Boucher comme un type supérieur de la jeune fille française. Mais il me permettra de lui dire que la saluant très bas, du fond de ma médiocrité, je salue encore plus bas les héroïnes de la charité, la blanche cornette de saint Vincent de Paul — dont il a si bien raconté la vie, — affrontant la mort au chevet des moribonds et sur les champs de bataille.

J. SCHYRGENS.

Directement du Constructeur spécialiste

Jean DAVIN

TOUTES MENUISERIES

Rue Gén<sup>l</sup> Capiaumont, 94, Bruxelles

Téléphone : 48.26.29

Meubles pour Jardins, Parcs, Courts de tennis, Vérandas, etc.,

Démontables pour hivernage

Teintes en deux tons au choix

ainsi que les mesures

Orbines téléphoniques «APHONE» Système breveté «Davin Gilbert»

Portes «HALF TIME» à doubles battants automatiques

